

Le rendez-vous du samedi  
de **Jean-Yves Le Dréau**



# chronique fouesnantaise



**2009-2010**

## Édito

*Cher lecteur,*

*Je vous présente avec fierté cette deuxième parution du recueil des "Rendez-vous du samedi" de Jean-Yves Le Dréau.*

*En effet, chaque samedi depuis deux ans, Jean-Yves Le Dréau a écrit plus de 100 billets d'humeur publiés sur le site internet de notre commune ([www.ville-fouesnant.fr](http://www.ville-fouesnant.fr)). Durant 20 ans, alors qu'il était correspondant local à Ouest-France, en complément de son activité de professeur de Français, il fut au cœur de la vie politique du Pays Fouesnantais. Il a mis à profit son expérience de l'écriture et son vécu pour transmettre l'histoire de notre commune.*

*Aujourd'hui, ses rendez-vous du samedi sont très attendus. Le nombre d'abonnés à son billet adressé par mail chaque semaine ne cesse de croître. Les sujets qu'il choisit sont attendrissants, émouvants parfois, impertinents souvent, humoristiques, ou plus "discutés". Si son humour et son impertinence nous bousculent par moments, le ton n'est jamais méchant, mais suscite des réactions...*

*Ce rendez-vous est devenu, pour certains d'entre vous, un réel moment privilégié. Ce traitement de l'information original et distancié est un complément à la communication institutionnelle de la commune.*

*Jean-Yves Le Dréau dispose d'une liberté de ton dans son écriture qui donne un nouvel éclat à Fouesnant.*

*Très bonne lecture à tous.*

**Roger Le Goff**  
**Maire de Fouesnant-les Glénan**



Il y a un mois, évoquant les orientations budgétaires de la municipalité, je vous avais, je l'espère, mis l'eau à la bouche, utilisant la métaphore alimentaire pour commenter les débats qui s'en suivirent. L'opposition, vous disais-je, restait sur sa faim, face au menu proposé, trouvant les portions congrues et les plats guère roboratifs. En clair, il n'y avait pas grand-chose à se mettre sous la dent dans les projets futurs de l'équipe municipale. Je me promettais, donc, de poursuivre cette déclinaison culinaire pour évoquer le vote du budget prévisionnel 2009, mardi soir. Je vous aurais dit que cela sentait, un tantinet, le réchauffé, vu que les plats proposés étaient conformes à ce que l'on avait concocté le mois précédent. J'aurais continué à filer la métaphore en vous disant que, sans surprise, l'opposition unie dans le même refus d'une cuisine qu'elle trouvait insipide, avait fait la fine bouche. Qu'elle ne s'y retrouvait pas au niveau qualité-prix. En gros, on allait augmenter les impôts de 3% pour des investissements qui manquaient d'embonpoint. Apparemment, cela resta sur l'estomac du Maire, Roger Le Goff, et il le fit savoir. Plus de sept millions d'Euro d'investissement en ces périodes de vaches maigres, ce n'était tout de même pas la politique de l'assiette vide. D'autant plus que ça allait mettre du beurre dans les épinards des entreprises concernées par les travaux prévus, cette année, à Fouesnant. Oui, je vous aurais parlé de tout cela. De verres à moitié vides ou à moitié pleins. Des régimes voulus ou subis. Et puis quoi ?

Et puis, le lendemain, je me suis rendu dans une grande surface de Fouesnant. J'y vais rarement. Un choix de vie. Comme il me manquait une brouille, cela a été vite fait. Et, tout naturellement, j'ai pris la file "express". Celle qui est réservée aux clients n'ayant que peu d'articles à régler. C'est l'attente qui m'a alerté. Devant moi, une vieille dame se voyait refuser, pour la deuxième fois, sa carte bancaire. Dans son panier, trois boîtes de nourriture pour chat et un morceau de viande sous un emballage plastifié. On lui a demandé si elle avait de l'argent à la banque, elle a dit qu'elle allait voir. On lui a dit que la banque était fermée. On lui a demandé si elle n'avait pas d'autres moyens de paiement. Elle a dit qu'elle n'avait rien. On lui a demandé de vider son panier et de laisser, à la caisse, la nourriture pour ses chats et son morceau de viande. La vieille dame est repartie avec son panier vide. Et moi, je n'ai rien fait. Je n'ai pas demandé combien elle devait. Je n'ai pas fait semblant de lui prêter de l'argent en oubliant de lui donner mon nom pour ne pas ajouter de la confusion à l'humiliation. Je trouve que les responsables du C.C.A.S. devraient aller voir les caissières des files "express" (qui ne font que leur travail) pour leur demander si les clients qui ne prennent que deux ou trois articles sont de plus en plus nombreux. Histoire de voir comment s'installe à nos portes la misère ordinaire. Je n'ai pas suivi la vieille dame, non plus. C'est elle qui m'a poursuivi durant toute la soirée. J'y pensais encore quand Ribéry a marqué le but de la victoire des millionnaires de l'équipe de France face aux modestes Lituanais. Dur à avaler.

N'ayant pas assisté à un match de football (je veux dire en dehors de mon fauteuil) depuis une dizaine d'années, je m'étais laissé convaincre de me rendre, dimanche, à Plouhinec où Fouesnant jouait contre son dauphin. Un match au sommet en quelque sorte et, au final, un voyage au bout de l'ennui. Non pas parce que Fouesnant a perdu mais parce que la rencontre n'a pas tenu ses promesses. En fait, l'événement, cette semaine, s'est passé sur un autre terrain. Municipal, celui-là. Vincent Esnault a démissionné de son mandat d'élui de "Fouesnant autrement". Décidément, la vie du Parti Socialiste fouesnantais est agitée de convulsions chroniques. Pressenti pour être le capitaine de l'équipe lors des élections, Vincent Esnault avait cédé la place à Robert Tanguy qui a, lui aussi, démissionné depuis. Le bouillant Fouesnantais avait alors pris la présidence du club des supporters "Avel Nevez", chargé d'encourager Nathalie Conan et ses deux collègues du Conseil municipal. Un conseil qu'il avait, à son tour, intégré après le départ de David Richard, non sans avoir quitté, auparavant, avec fracas, la tête de l'équipe des supporters, coupables, selon lui, d'un manque de motivation évident. Après un bref passage (trois rencontres ou trois séances du conseil, si l'on veut), il quitte donc, à nouveau, le terrain, excédé cette fois, par le comportement de l'équipe adverse et de son capitaine, Roger Le Goff.

Que leur reproche-t-il ? Tout. Obstruction ("dossiers incomplets, voire erronés") ; simulation (carrière de Neiz Vran) ; refus de jeu (apathie des conseillers de la majorité durant les séances) et, surtout, transgression du règlement (Kérelleau). Il ne manque que le tirage de maillot. Alors, forcément, Vincent Esnault sort le carton rouge pour Roger Le Goff. Le problème est que ce n'est pas lui l'arbitre et le Maire de Fouesnant ne s'est pas privé de le lui rappeler. L'arbitre, c'est l'électeur et il rendra son verdict. Mais dans cinq ans, seulement. Apparemment, c'est plus que ne peut supporter Vincent Esnault. Homme de tempérament qui ne s'embarrasse ni de considérations tactiques, ni de discipline de groupe, il a décidé, par conséquent, de quitter la partie et de regagner le banc de touche. Une décision, semble-t-il, personnelle, puisqu'elle n'a, jusqu'à présent, suscité aucun commentaire de la part de ses collègues. Il faut dire que le groupe socialiste se serait sans doute bien passé de cette nouvelle démission. Histoire de conserver toute sa lisibilité politique et de donner des gages de stabilité à ses supporters. Une stabilité que pourrait contribuer à lui rendre Monique Berthy qui, étant la première placée sur la liste des remplaçants, devrait, suivant la loi (mais elle peut décliner sa nomination), faire son entrée dans l'arène. Elle sera en terrain de connaissance. Femme d'expérience, elle a, en effet, été un des piliers de l'équipe conduite pas Gérard Mével, devenu depuis Vice-Président socialiste du Conseil régional, durant de nombreuses années. Ainsi, paradoxalement, au nom de la parité et au gré des démissions, ce seraient trois femmes qui représenteraient les socialistes au sein du Conseil puisque Nathalie Conan et Régine Humbert y siègent déjà. La galanterie étant une valeur qui n'a guère cours dans ce milieu, on peut imaginer que les échanges n'en seront pas moins musclés lors des prochaines rencontres.

Ça y est ! On a eu le "13 heures" de TF1. Une consécration dont rêvent tous les Offices de Tourisme. Un passage, ne fût-ce que de deux minutes, (il faut garder l'attention du téléspectateur en éveil) au journal télévisé de Jean-Pierre Pernaut devant quelques millions de Français avalant les reportages tout en dégustant leur fromage, cela vaut des milliers de dépliants touristiques, des campagnes de promotion dans les salons aux quatre coins du pays. Surtout s'il véhicule un message positif. Le "13 heures" regarde la France au fond des yeux. Il traque la fête villageoise, célèbre le plat du terroir, croque le personnage pittoresque du coin. Des premiers mimosas en fleur au retour des alpages, chaque année, il nous raconte notre quotidien au rythme des saisons. Alors, forcément, cela ne va pas sans poncifs et l'on se surprend à dissimuler un discret bâillement quand, pour la dixième fois, on retrouve le dernier fabricant de cloches ou la cueillette des olives en Basse-Provence. Au carrefour des traditions et de la découverte du patrimoine, il arrive que l'on s'embourbe dans les clichés les plus éculés, les banalités les plus exaspérantes. N'empêche, il n'est guère de communes qui ne souhaitent paraître sur le petit écran, parées de leurs plus beaux atours, lorsqu'à la mi-journée, on se prend, dans les secrets des cuisines, à penser aux vacances. Quant à dire que l'on a là un journal d'informations, il s'agit d'une toute autre question.

Donc, lundi midi, en plein week-end pascal, Fouesnant s'est invitée à la table des Français, des fleurs à la main. Ce n'étaient pas des narcisses. Lulu attend désespérément une réponse de TF1 pour faire connaître la splendeur des Glénan aux habitants des métropoles qui rêvent de grands espaces entre deux pics de pollution. Non, il s'agissait des giroflées et des tulipes qui ornent nos places et nos ronds-points en ce début de printemps. Peu à peu, sous l'influence de Jean-Pierre Gadiollet, (il faudra que je vous reparle de cet homme à l'érudition vertigineuse en matière de botanique), responsable des "Espaces verts" de la ville, Fouesnant est devenue une référence, en ce qui concerne le fleurissement urbain. Plusieurs communes du département y viennent d'ailleurs quêter conseils et suggestions pour se refaire une beauté. A l'heure où dans les milieux touristiques, le débat est vif entre les tenants du renouvellement de l'image un rien compassée de notre région et les partisans de la mise en avant de notre authenticité, fût-ce en insistant sur ces clichés, (cidre, crêpes et pardons bretons...) qui font tant plaisir à Jean-Pierre Pernaut, il ne faudrait pas oublier que le premier atout d'une région réside dans l'accueil qu'elle réserve à ses visiteurs. Les recevoir avec des fleurs peut apparaître, à ce sujet, comme la moindre des politesses.

A propos de clichés, il y en a un qui a la vie dure : il pleut toujours en Bretagne, le beau temps règne sans partage dans le Sud. Le "13 heures" a au moins cette vertu de rétablir certaines vérités puisque bien des reportages contredisent les prévisions météorologiques faites la veille... sur la même chaîne. Ainsi, lundi, juste avant que l'on ne présente Fouesnant et ses fleurs, dans le cadre de fêtes de Pâques ensoleillées, on apprenait que la fêria d'Arles avait connu trois jours de pluie mais que le soleil, bien sûr, revenait. A Fouesnant, lui, le climat était "sympathique". Satané vocabulaire.

## **58** Les charmes de l'aposiopèse

25 avril 2009

La langue française est en danger. Sous les assauts conjugués des abréviations douteuses, des pseudo-anglicismes, des "textos" et autres SMS, elle se délite. On se délecte des néologismes, on s'accoutume aux approximations, on multiplie les tolérances. Une façon de se coucher et d'avaliser le nivellement par le bas. Heureusement, s'étoffent les rangs de ceux qui, sous la bannière du capitaine Pivot, veulent se porter au secours de l'orthographe suppliciée, de la syntaxe violentée, du vocabulaire outragé et des figures de style ignorées. Ah ! les merveilleuses figures de style qui, bien que semblant porter le nom de maladies rares (de l'anaphore au zeugme en passant par la paranomase), enjolivent nos phrases et leur donnent de la profondeur. L'autre jour, lors de l'inauguration des vitraux de la chapelle de Kerbader qui marquaient la fin de quelque 20 années de travaux sur l'édifice, je ne pouvais m'empêcher d'évoquer l'aposiopèse en écoutant les différents intervenants qui, à tour de rôle, glorifiaient l'ensemble des actions menées par les "Amis de Kerbader". De la belle ouvrage ! L'aposiopèse ? Oui, cette légère interruption dans le propos qui marque une certaine forme d'embarras. Une petite hésitation qui indique que l'intervenant dit moins qu'il ne voudrait dire. Comme dans toutes les associations dynamiques, il y a, à Kerbader, des caractères forts et, donc, des tensions passagères. Mieux vaut s'expliquer clairement que d'afficher un unanimité de façade. Donc, les deux vitraux à motifs géométriques qui ornent le chœur et lui permettent de baigner dans une douce lumière bleutée, propice à la méditation, avaient fait l'objet d'un débat qui, aujourd'hui, encore, est dans la mémoire de tous les protagonistes mais qu'il convient désormais d'oublier. On ne ressasse pas indéfiniment les querelles passées. D'où ces infimes flottements dans les propos des orateurs et ces sourires esquissés dans l'auditoire. Vous me suivez ?

Si j'avais voulu faire revivre quelques souvenirs, je vous aurais dit que deux "clans" s'opposèrent franchement. Certains voulaient faire dans le figuratif. Le premier vitrail aurait représenté, dans un bel élan d'œcuménisme départemental, Saint-Corentin (de Cornouaille) et Saint-Pol (de Léon). Le deuxième aurait figuré la Vierge de Piété au pied de laquelle se prosternaient deux paysans du bocage fouesnantais. Les autres n'en démordaient pas. Il fallait demeurer dans la continuité des panneaux déjà réalisés et s'en tenir aux simples motifs géométriques. La querelle prit de l'ampleur. Le Conseil d'Administration fut convoqué. On passa au vote et les "figuratifs" l'emportèrent. C'était sans compter avec la Commission départementale d'Art sacré qui opposa son veto alors que les esquisses étaient pratiquement terminées. La Mairie et l'Eglise locale furent prises dans la tourmente avant que la raison ne l'emportât (j'ai tout de même le droit, au nom de la concordance des temps, d'utiliser l'imparfait du subjonctif tombé en désuétude) et que l'on installât les vitraux à la géométrie épurée. Mais je m'aperçois que mon inclination pour les figures de style m'a fait sombrer dans la prétériorité puisque j'ai évoqué un sujet que j'affirmais vouloir passer sous silence. Les "Amis de Kerbader" me pardonneront car, eux non plus, ne veulent pas que l'on sacrifie notre patrimoine commun sur l'autel d'un présent oublieux.

Combien étions-nous, jeudi dernier, en fin d'après-midi, à l'hôtel Thalamos de Beg-Meil ? Plus d'une centaine, assurément, puisque l'on dut rajouter des chaises et que, malgré tout, certains restèrent dans le couloir tandis que d'autres retournaient chez eux. Pas forcément surprenante cette mobilisation quand on sait qu'il s'agissait, pour les élus fouesnantais, d'évoquer les travaux en cours dans la petite station touristique mais aussi de donner l'occasion aux Beg-Meilais et aux autres habitants de la commune de laisser parler leur cœur. Depuis quelques années, Roger Le Goff a pris l'habitude d'aller, justement, prendre le pouls de la population, de donner davantage de lisibilité aux actions que l'équipe municipale a entreprises et de tenter de désamorcer les malentendus s'il en existe. Cela se justifie, sans doute, à Beg-Meil plus qu'ailleurs car, depuis plus de trois ans, on y a entamé un lifting en profondeur qui doit redonner à "la perle de Fouesnant", ex-destination privilégiée des années d'avant-guerre, un peu de son lustre d'antan et un dynamisme un tantinet évanoui. Donc, Roger Le Goff et son équipe sont venus sur le terrain et le public a répondu présent. L'exercice n'est pas sans périls : les échanges citoyens peuvent se transformer en règlements de comptes, la discussion constructive laisser place à la foire d'empoigne. Mais ces dérives sont, sans doute, le lot des joutes pré-électorales lorsque les équipes en lice s'opposent pour la conquête de la Mairie et que les débordements de la passion ne permettent pas d'entendre les voix de la raison. Ici, nous sommes déjà dans le bilan. Un an de mandat. Deux sources d'intérêt pour le citoyen-électeur : l'utilisation de son argent, surtout lorsque l'on augmente les impôts locaux (c'est le cas) et les soucis de son vécu au quotidien.

Dans les figures imposées (mises en œuvre du programme et des promesses qui lui ont valu d'être élu et sur lesquels il bâtit sa légitimité), Roger Le Goff, en chevronné de la politique locale, prend bien soin d'occuper le terrain... et de lui donner toute sa dimension. Le réaménagement des voies et des parkings à Beg-Meil ? Bien sûr. Mais il y a aussi le réseau d'assainissement qui donne des signes de faiblesse et la cale qui prend l'eau. Et puis, il faut compter avec la transformation du centre-ville, l'école de Mouterlin, le Centre nautique du Cap-Coz. Jamais le Maire n'oublie de mettre en face les chiffres en milliers d'euro. Imparable. Viennent les figures libres (dialogue avec les habitants). Reproches voilés ou rancoeurs ouvertes : l'heure de tous les dangers. On change forcément de registre mais on respecte les règles du jeu. Le dossier brûlant du sentier côtier (pour arriver jusqu'au sémaphore) étant à nouveau ajourné (nouvelle enquête publique) on n'échappe pas aux préoccupations de proximité : trottoirs sales, vitesse excessive, curage des fossés, implantation de toilettes, absence de bancs, chemins embourbés, éclairage insuffisant. Roger Le Goff répond, prend note, acquiesce, oppose une fin de non-recevoir (on ne peut pas éclairer toute la commune) ou tergiverse (on ne peut pas tout faire tout de suite). Derrière l'aspect anecdotique de ces échanges apparaît alors l'intérêt réel de cette rencontre : resserrer, tout au long du mandat, les liens avec la population pour éviter tout blocage, toute frustration. C'est sans doute là, le véritable sens de la notion de démocratie participative qui, autrement, s'apparenterait à un pléonasme, la démocratie étant, par définition, le régime qui accorde la souveraineté à l'ensemble des citoyens. Mais, il est vrai que nombreux sont ceux qui se contentent de l'unique démocratie représentative en ne se souvenant, que tous les six ans, qu'ils ont des électeurs. En tout cas, la prestation des élus et de leur chef a paru donner satisfaction à l'assistance puisque l'on a applaudi en fin de séance. De quoi donner envie de recommencer.

## **60** Du vent dans les voiles

9 mai 2009

Nous sommes le 1<sup>er</sup> juillet 1986. Ce jour-là, le Conseil municipal de Fouesnant décide, à une courte majorité (14 pour, 11 contre, 3 blancs), de construire un port de plaisance à la pointe du Cap-Coz, dans l'anse de Penfoulic. Louis le Calvez, qui est Maire de la commune depuis 1952, a frisé le camouflet. Sa majorité a volé en éclats au sujet d'un dossier qui lui tient à cœur : le port-mixte de Fouesnant. Et jamais il n'a été tant contesté. Alors que l'on s'est focalisé sur l'enrochement de Moustierlin pour lequel il est mis en minorité, ce qui entraînera sa démission, sans doute faut-il voir dans ce vote étrié pour le port du Cap-Coz, l'origine d'une amertume qui ira croissante et qui aboutira au "clash" de 1987. Deux ans plus tard, Roger le Goff prendra la barre et sera chargé de conduire le bateau fouesnantais vers des eaux moins agitées. Donc, ce 1<sup>er</sup> juillet 1986, les élus ont tranché. Il y aura un port de plaisance de 340 places (600 étaient prévues au départ) au Cap-Coz ainsi qu'une quarantaine de places pour les bateaux de pêche. Ceux qui n'ont pas connu cet épisode de la vie municipale (ils sont de plus en plus nombreux à Fouesnant), ne peuvent pas imaginer la bourrasque que cette décision déclencha dans la commune. Au hit-parade de la cristallisation des passions sur un dossier, ces 30 dernières années, le projet du Cap-Coz serait sur le podium avec l'enrochement de Moustierlin et le CD 44 (voie qui devait désenclaver le Pays Fouesnantais en reliant la voie express au pont de Cornouaille à Bénodet). Déjà, le choix du site, au début 86, avait mobilisé Beg-Meil. Moustierlin fait également entendre sa voix. Quand la décision devient définitive, les passions vont se déchaîner durant plusieurs mois. Une réunion publique enfiévrée rassemble 400 personnes au Centre de la Culture et des Loisirs. Des élus exigent une consultation populaire. 500 Beg-Meilois écrivent au Maire pour lui affirmer que l'abandon du site de Beg-Meil marquera le dépérissement inéluctable de la station. Lors de l'enquête d'utilité publique, des centaines de personnes se mobilisent contre le futur port du Cap-Coz. Louis Le Calvez demeure impavide. Le 14 octobre 1987, le commissaire enquêteur rend son verdict : l'avis est défavorable. Deux jours plus tard, l'ouragan s'abat sur le Pays Fouesnantais. L'urgence est désormais de reconstruire les structures mises à mal dans le Sud du département. On n'entendra plus reparler du port de plaisance.

Pourquoi revenir ainsi plus de 20 ans en arrière ? Parce que, lors de la récente rencontre avec la population de Beg-Meil dont je vous ai entretenu la semaine dernière, un plaisancier a interrogé le Maire sur un éventuel emplacement pour la réalisation d'un port de plaisance dans la commune, vu l'encombrement des ports voisins. Roger Le Goff lui a répondu que cela était désormais du ressort du Symescoto, un syndicat mixte regroupant Quimper Communauté, le Pays Fouesnantais et le Pays Glazick, chargé d'élaborer un schéma cohérent du territoire (SCOT). En clair, qu'on ne fasse plus n'importe quoi n'importe où. Des réunions de concertation ont lieu actuellement (le 30 mai à Fouesnant). En 2010, les grandes orientations seront effectives. Les spécificités du territoire tant économiques que naturelles seront prises en compte. Fouesnant est riche de 17 km de côtes et, en matière de plaisance, la demande est très forte en Cornouaille. Il n'est pas interdit d'imaginer qu'un nouveau projet de port de plaisance, sans doute plus modeste, refasse surface. Au Cap-Coz, à Beg-Meil ou ailleurs. Des vagues en perspective.

Il y a une quinzaine de jours, dans le cadre d'une manifestation du club des villes de terroir dont Fouesnant fait partie avec une vingtaine d'autres villes françaises, Jean-Yves Lefloch, le Directeur de l'Office municipal de tourisme, s'est rendu à Berlin. Durant un mois, les galettes de "Filet bleu" de Saint-Evarzec et de Garrec de Bénodet, tout comme le cidre de Fouesnant, y ont les honneurs des vitrines de l'ambassade de France. Le choix de Berlin n'est pas innocent, le choix des produits, non plus. Beaucoup de Français vivent dans la capitale allemande, beaucoup la visitent. En ces temps d'incertitude, les professionnels du tourisme se doivent d'être réactifs. Il faut s'adapter aux aléas climatiques, aux budgets "peau de chagrin", aux nouveaux comportements d'une clientèle imprévisible qui surfe sur Internet pour se décider à la dernière minute. Il est donc impératif de proposer des offres ciblées à une clientèle clairement identifiée. Fouesnant, on le sait, s'est positionnée sur le créneau du tourisme familial et veut séduire une clientèle essentiellement française, dût-on aller lui jouer le coup du charme à l'étranger. Donc Berlin.

Et les produits dans tout cela ? En période de crise, plutôt que d'opter pour les destinations hasardeuses (avec d'éventuels risques sanitaires), on privilégie les valeurs sûres. Le terroir, le patrimoine, les espaces naturels en font partie. On recherche les régions à forte identité culturelle pour jouir d'un dépaysement de proximité. Avec l'Alsace et le Pays Basque, la Bretagne a su se préserver d'une certaine uniformisation touristique. Ce qui auparavant pouvait apparaître comme un handicap, doit être considéré, aujourd'hui, comme un atout. Il est loin le temps des profils bas et des caricatures "bécassiniennes". La grand-messe du stade de France, samedi dernier, l'a clairement montré. Sans tomber dans le prosélytisme régionaliste, on revendique désormais notre identité et, en affichant notre fierté au cœur de la houle des drapeaux "gwenn ha du", on renforce l'attractivité de notre territoire. Donc, va pour les galettes de Saint-Evarzec et pour le cidre de Fouesnant puisque, risquons une tautologie (ce sera l'effet de style de la semaine) : on va en Bretagne pour être en Bretagne.

Ce samedi 16 mai, ce sera la Fête de la Nature. Fouesnant y participe. On pourra ainsi découvrir ou redécouvrir notre environnement protégé, notre cadre de vie préservé. La population se doit de se sentir concernée. Comme le souligne un intervenant dans la "Gazette des Communes" : "Il faut aller vers les habitants pour leur faire connaître les richesses de leur territoire, de même que les aménagements qu'ils ont financés avec leurs impôts." Nous devenons, ainsi, les touristes de notre propre pays et nous aurons, ensuite, toute légitimité pour en être les promoteurs.

Cela fait un mois environ, j'ai fortuitement rencontré, chez l'ami Guy, à l'Hôtel des Sables Blancs, à Concarneau, Patrick Poivre d'Arvor. Avec PPDA, nous avons brièvement évoqué l'article que je lui avais consacré, à l'occasion du Festival International de Cinéma de Bénodet, en 2000. Le présentateur du 20 heures m'avait même téléphoné ensuite pour me demander l'original de la photo qui accompagnait l'article. Je dois dire que j'en fus plus surpris que flatté. Quoique... PPDA régnait, tout de même, en maître, à l'époque, sur le paysage audiovisuel français. Cette rencontre me ramena donc quelques années en arrière. On y croisait, alors, du beau monde, à Bénodet. Et dans mes archives, je devrais retrouver les interviews que m'accordèrent des "stars" comme les actrices Claudia Cardinale ou Ornella Muti (qu'elles étaient belles !), des grands metteurs en scène comme Irvin Kershner ("L'empire contre attaque", "Robocop") ou Brian de Palma. Dans ces archives, on pourrait également tomber sur les articles que je consacrais à Fabrice Luchini que je retrouvais lorsqu'il séjournait, en été, dans la maison familiale de Beg-Meil. Je me souviens aussi du mariage religieux de Jacques Weber dans la petite chapelle de Sainte-Anne de Fouesnant. La cérémonie avait été entourée de la plus extrême discrétion mais comme je côtoyais le grand Jacques, régulièrement, à l'Hôtel Kermoor de Bénodet où il avait ses habitudes (avant d'émigrer à Sainte-Marine), il m'avait gentiment invité. Cela m'avait permis de rencontrer Francis Huster, Jean-François Balmer, le metteur en scène Jean-Paul Rappeneau, le chanteur Maxime Le Forestier, le parolier Etienne Roda-Gil. Le temps a passé. Il a confirmé la talent de la plupart d'entre eux : Luchini, Weber, Huster. Le gotha du théâtre et du cinéma français.

Je pensais à tout cela, l'autre soir, à la fin du concert de Vincent Delerm qui a clôturé de fort belle façon la deuxième saison de l'Archipel. Le répertoire du jeune chanteur abonde en références cinématographiques (Tati, Truffaut, Fanny Ardant) et, en regardant la salle se vider, je me disais que cette structure méritait de grands événements, de grands acteurs, de grands films, de grandes pièces. Vous me voyez venir ? Le festival de Bénodet s'arrêta après la deuxième édition. Sans doute, n'avait-il pas trouvé sa voie. Le thème retenu («Les chercheurs d'âmes») manquait de clarté et n'était pas très fédérateur. Et puis, cela coûtait cher ! Alors, pourquoi pas Fouesnant ? D'autant plus que l'Archipel vient d'obtenir le label "Scène théâtrale" qui lui donne toute légitimité pour accueillir des manifestations de prestige. Il faudrait trouver une thématique originale. Le financement ? Il y a aussi, d'après ce que l'on dit, du beau monde à Fouesnant. On pourrait le solliciter. On déroulerait le tapis rouge. Les médias viendraient chez nous. On parlerait de la ville. Les hôteliers afficheraient complet. Les restaurateurs refuseraient du monde. Cannes, Deauville, Dinard, Fouesnant. Cela ne ferait pas tâche dans le décor. On va me dire que lorsque l'on a la tête dans les étoiles, on n'a plus les pieds sur terre. Pourtant, en ces temps de sinistrose qui colore notre univers en gris, cela fait du bien d'imaginer l'avenir en rose. Personne ne peut nous empêcher de rêver. Et de nous faire notre cinéma.

C'est devenu un rite. Tous les ans, entre l'Ascension et la Pentecôte, j'aime à m'engager sur la route de Beg-Meil en oubliant d'appuyer sur l'accélérateur. C'est l'époque où les rhododendrons se parent de leurs robes violines tachetées de rose et de blanc. Un éblouissement toujours renouvelé, surtout quand le ciel se met au diapason et juxtapose l'architecture mouvante de ses clairs nuages à la compacité placide des massifs en majesté. Un incomparable joyau de notre patrimoine naturel sur lequel veille jalousement la municipalité, fût-ce au prix fort. Une taille sévère s'est révélée nécessaire pour conserver aux rhododendrons toute leur magnificence et préserver les floraisons futures. D'où ce chiche épanouissement qui génère cette année, avouons-le, une certaine frustration. Mais, prenons patience puisqu'on nous assure que le printemps prochain nous offrira un alignement somptueux. Le temps de m'apercevoir que la pinède de Beg-Meil a encore gagné en profondeur, de me dire que l'on finira bien par oublier une funeste nuit d'octobre 1987 et me voilà attablé à la terrasse de l'Hôtel "Thalamot".

Cela fait bien longtemps que je n'ai pas contemplé les tableaux de Sigurd Frédricksen. Ils sont alignés dans la confidentialité du clair-obscur d'une arrière-salle et ils ne sont guère nombreux les Fouesnantais qui connaissent leur existence. Frédricksen ? Un peintre réputé qui tomba sous le charme du Beg-Meil d'avant-guerre et peignit, dans les années 30, un ensemble de neuf grands formats évoquant des scènes d'époque. C'est tout le Beg-Meil d'antan qui revit avec la tempête au sémaphore, le ramassage du goémon sur la plage de Kérambigorn, les vergers de la petite station, le pique-nique devant le menhir (quand lui rendra-t-on sa verticalité ?), le broyage des pommes, les lavandières à Kerlosquen, les marins de Concarneau... Talent de l'artiste, pittoresque des situations. On admire. Et, soudain, le ciel s'assombrit. Cet ensemble unique, témoin d'un Fouesnant révolu, s'apprête à être dispersé. Il se murmure même que plusieurs acquéreurs se sont déjà manifestés. La Mairie va-t-elle laisser s'évader ainsi une partie de son patrimoine historique ? On a du mal à le concevoir vu l'insistance avec laquelle elle clame son attachement à nos richesses culturelles et naturelles. Bien sûr, cela demanderait un investissement financier non négligeable. Et puis les tableaux ne doivent être acquis que dans leur totalité pour en préserver l'esprit. Dès lors, se pose la question du site capable d'accueillir un tel ensemble. Cela mérite, en tout cas, débat. Et l'on croise les doigts pour que la Municipalité considère avec le même soin jaloux le devenir des splendides œuvres de Sigurd Frédricksen et la pérennité des superbes rhododendrons de la route de Beg-Meil.

## **64** Arrêt sur image

13 juin 2009

C'est toujours la même chose avec les vieux amis. Dès que vous avez tourné le dos, ils profitent pour s'en aller. Je sais. Je n'étais pas présent au rendez-vous de samedi dernier mais, comme on disait du temps de l'ORTF, pour justifier une interruption des programmes, c'était pour une raison indépendante de ma volonté. Donc, André Royer nous a quittés. Durant 30 ans, André a été LE photographe de Fouesnant. Il s'était installé dans le haut du bourg, à la fin des années 50. C'était l'époque où les réclames s'affichaient sur les devantures des boutiques. Il n'y avait pas encore de "pubs" pour les "hypers". Y fleurissait un certain art de vivre où le temps semblait s'écouler plus lentement. Sur le seuil de son échoppe, le boucher, en attendant le chaland, taillait une bavette avec le coiffeur qui ne possédant pas encore de salon, avait chignon sur rue. André en aurait fait de merveilleux instantanés. A la fin de la journée, on se retrouvait pour taper un carton à l'estaminet du coin parce que la télévision n'imposait pas un retour précipité à la maison. Dans cet univers révolu, le photographe trouvait tout naturellement sa place. André faisait partie de cette catégorie de personnes qui s'inscrivent dans la mémoire collective parce qu'elles ont partagé les grands moments qui scandent le cours d'une existence : baptêmes, premières communions, premières photos d'identité, et, cerise sur le gâteau, mariages avec les invraisemblables mises en scène du groupe de noces. Ils sont des milliers dans le Pays Fouesnantais à avoir conservé, dans le secret d'un tiroir, le témoignage de leur jeunesse, de leur insouciance, de leur joie de vivre que la maison Royer avait figées pour l'éternité. André était le colporteur des jours heureux.

La dernière fois que je lui avais rendu visite, c'était pour lui ramener les clichés qui racontaient les quarante ans du jumelage franco-allemand. Plus récemment, au téléphone, il m'avait détaillé le cérémonial qui entourait la désignation des "Fleurs de Pommiers" qu'officialisait la photo des jeunes filles posant, en majesté, sur fond de pommiers blancs. Son implication dans la vie fouesnantaise était, en effet, totale et il aurait mérité qu'on évoque son activité au sein du Comité des fêtes ou de l'Union commerciale. Mais André Royer est parti, brutalement, sans prévenir. Pour une fois, André, tu as fait dans le flou. Cela nous rassure, pourtant, de savoir que tu t'en es allé heureux parce que tu avais plein de projets. On t' imagine sur le scooter que tu n'as même pas eu le temps de recevoir. Tu roules tranquillement et tu souris dans la lumière de cette fin de printemps. Et là, on fait un arrêt sur image.

Certains s'en souviennent peut-être. C'était à la fin du mois de juin 1993. Venu tourner une émission sur Eric Tabarly, dans le cadre de "Ushuaïa", Nicolas Hulot avait été l'objet de critiques de la part de la SEPNB (Société d'Etude et de Protection de la Nature en Bretagne) lorsqu'un hélicoptère, emprunté par l'équipe de tournage, s'était posé sur l'île aux Moutons dans l'Archipel des Glénan. Cela s'était fait au détriment de la colonie de sternes établies sur l'îlot. On était en pleine période d'éclosion et cet atterrissage intempestif avait provoqué des dégâts au sein de cette espèce menacée. Notre grande conscience nationale des dérives planétaires en matière d'environnement avait fait, ensuite, acte de contrition mais les dommages furent conséquents. Personne n'est parfait. Plus de 15 ans après, le bel oiseau blanc de la famille des mouettes tient sa revanche. La sterne a, en effet, été choisie comme oiseau emblématique du littoral fouesnantais pour accueillir les visiteurs, à l'entrée de la station. Et pourtant, elle n'échappe pas, à nouveau, à la polémique. Cette fois-ci, c'est le support où elle apparaît, aérienne sur fond de ciel "bel été breton", qui fait débat. Jean-Pierre Gadiollet n'a pas hésité à substituer au catamaran du rond-point du Roudou une pyramide d'une quinzaine de bidons récupérés à la décharge, que l'on a repeints pour l'occasion. De quoi interpellier le passant ou l'automobiliste d'autant plus qu'il récidive, quelques centaines de mètres plus loin, avec un alignement de nouveaux bidons aux figures grimaçantes. La démarche du responsable des espaces verts est, évidemment, délibérée et mérite, à ce titre, mieux qu'un jugement sommaire et un anathème définitif. Après tout, si Fouesnant peut mettre en avant ses "Trois fleurs" et son Pavillon bleu, c'est à lui et à son équipe, entre autres, qu'elle le doit.

Mais Jean-Pierre Gadiollet est un artiste qui ne déteste pas provoquer pour faire réagir. On se rappelle, sans doute, l'enchevêtrement des panneaux directionnels abandonnés qui avaient fleuri, au milieu d'un rond-point, l'an dernier, et avaient mis en émoi plusieurs associations. Les réactions courroucées face à ce "ready-made" iconoclaste avaient passé les vœux de son concepteur. Aujourd'hui, donc, il récidive et sollicite notre regard. Un regard perverti par l'habitude. On regarde mais on ne voit pas. Qui voyait encore vraiment le catamaran du Roudou? Inscrit dans le paysage, il s'était fondu dans son environnement. Alors, bien sûr, on dira que l'empilement de bidons ne résulte pas d'une démarche artistique. Mais qu'est-ce qu'une œuvre d'art ? L'Histoire de l'Art est jalonnée d'incompréhensions, de rejets parce qu'il est du devoir de l'artiste d'être subversif, c'est-à-dire de bousculer les préjugés et les idées reçues. Délaissant la virtuosité et le savoir-faire, une des tendances fortes de l'art contemporain est de détourner de leur usage habituel des objets du quotidien pour les placer dans un autre contexte et nous faire découvrir de nouveaux horizons. Ainsi, ce sont des miroitements colorés qui réinventent le charmant petit bosquet de hêtres situé en face du lycée de Bréhoulou. Des élèves de l'établissement y ont accroché, au creux des arbres, de grands tableaux monochromes qui oscillent au gré des sautes de vent. Il serait intéressant que la municipalité songe à y faire installer un ou deux bancs publics. On pourrait alors se délecter des fascinantes variations suscitées par la mobilité des panneaux qui piègent la lumière et offrent un nouvel éclat à cet espace de quiétude et de fraîcheur. L'art vient de la rue. Il serait dommage de le garder confiné dans le secret des musées.

## **66** Drôles de pèlerins

27 juin 2009

Vous savez, vous, ce que sont les sélaciens ? Non, non, ce n'est pas un ordre monastique médiéval. D'après le dictionnaire, il s'agit de poissons cartilagineux dont font partie, entre autres, les requins. Exactement ce qu'a traqué, durant deux mois, dans les parages des Glénan, une petite équipe basée à Beg-Meil. Attention ! Pas question de fantasmer sur un "remake" des "Dents de la mer" en imaginant d'implacables tueurs sous-marins rôdant aux abords des plages de Saint-Nicolas. D'ailleurs, ceux qui intéressent les spécialistes, ce sont les requins pèlerins et ils n'ont pas de dents. Normalement, ce squalo aux mœurs placides qui doit son nom à la pigmentation de sa peau rappelant vaguement la pèlerine dont se couvraient les voyageurs en route pour Saint-Jacques-de-Compostelle ne devrait pas passer inaperçu. Avec ses douze mètres et ses cinq tonnes, c'est, en effet, après le requin baleine, le deuxième poisson le plus gros du monde (la baleine est un mammifère). Et pourtant, on ignore tout, ou presque, de lui. Où passe-t-il l'hiver ? Quand et où se reproduit-il ? Combien en existe-t-il ? On nage en plein inconnu. A l'heure de la haute technologie, la pose de balises pour tenter de reconstituer son mode de vie se révèle inefficace. Assurément, un drôle de pèlerin, ce requin. On en est réduit aux simples observations. Alors, pourquoi Beg-Meil, pourquoi les Glénan ? Parce que, sur la centaine d'observations faite en France, chaque année, la moitié a lieu dans le Finistère et plus précisément aux abords de l'Archipel. Il semblerait que le mastodonte apprécie les eaux riches en planctons qui constituent l'essentiel de son alimentation. Du coup, sa présence attesterait la richesse du milieu et la qualité de l'environnement. On n'est donc pas fâché de savoir qu'il vient prendre ses quartiers d'été à proximité de nos côtes.

L'opération beg-meiloise m'a remis en mémoire un épisode vieux de vingt ans. Au mois d'août 1989, des plaisanciers et des marins-pêcheurs médusés furent les premiers à apercevoir une famille de quatre orques qui avaient pris pension dans la baie de la Forêt-Fouesnant. Mammifères marins pesant également quelques tonnes, ils étaient, quant à eux, réputés voraces et agressifs. N'hésitant pas à s'attaquer aux requins et aux baleines, on les disait capables de retourner un bateau de pêche de 10 à 15m. On imagine l'émoi du côté de Concarneau, même si on n'observa jamais, de leur part, d'intentions belliqueuses. En tout cas, les scientifiques furent catégoriques : c'était la première fois qu'on constatait la présence d'orques sur les côtes atlantiques. Aucune explication plausible ne fut avancée. Au bout de deux mois, ils disparurent aussi soudainement qu'ils étaient arrivés. L'énigme ne fut pas résolue. Les pêcheurs, eux, retrouvèrent leur sérénité. Il faut dire que les pensionnaires étaient biens gourmands. Tous les jours, ils consommaient chacun de 100 à 150 kg de poissons. Il semble donc que dans les milieux aquatiques, la cantine de la baie était déjà réputée. Comme les orques, les requins pèlerins, vingt ans plus tard, ne se sont pas trompés d'adresse. C'est plutôt rassurant pour l'évolution de notre écosystème.

Au propre comme au figuré. Le préfet, Pascal Mailhos, et le maire, Roger Le Goff, viennent de parcourir un petit bout de chemin ensemble. Plus exactement, ils semblent en avoir tracé un puisque, sur les deux kilomètres séparant la pointe du sémaphore de la cale de Beg-Meil, il n'existe pas de sentier côtier permettant de jouir du spectacle de la superbe baie. Pendant un an, donc, le représentant de l'Etat et le premier magistrat de la Commune ont uni leurs efforts pour rapprocher les points de vue et ouvrir la voie à une solution négociée. La voie de la raison en quelque sorte. Voilà, en effet, vingt ans que propriétaires et riverains, d'une part, associations et collectifs, d'autre part, s'affrontent devant les tribunaux sur fond de servitude de passage et que les promeneurs doivent brousser chemin, empêchés de poursuivre leurs escapades littorales par des espaces privés. Pourtant, lundi, dans le huis clos de la salle du conseil municipal, on a eu le sentiment que les lignes bougeaient, que l'on pouvait évoquer le chemin côtier sans pour autant emprunter le sentier de la guerre. Le tracé proposé paraissait tenir la route. Il parvenait à un point d'équilibre qui répondait aux attentes des uns et aux aspirations des autres. Pour y arriver, le préfet et le maire ont dû concilier la nécessité impérieuse de faire respecter la loi et le désir légitime des riverains de préserver une part de leur intimité. On le sait, l'essentiel du nouveau tracé traverse les propriétés riveraines. Cela devrait suffire pour dégager, enfin, un consensus et permettre aux différents protagonistes de "sortir par le haut", suivant l'expression du préfet, de cet invraisemblable imbroglio. Roger Le Goff apparaîtrait comme celui qui est parvenu à débloquer une situation inextricable, les riverains abandonnant des postures d'un autre temps, feraient preuve de lucidité et de largeur d'esprit afin que triomphent le bon sens et l'intérêt général. Quant à l'opposition, elle verrait ainsi légitimée sa mobilisation de tous les instants pour que l'accès au littoral ne souffre pas d'entraves et que la loi s'applique à tous.

On s'exprime là, bien sûr, au conditionnel. Il reste, en effet, du chemin à faire. Dans toutes les acceptions de l'expression. Si la socialiste Nathalie Conan et l'antilibéral, André Bernard qui a beaucoup occupé le champ médiatique dans ce dossier, ont convenu que le nouveau projet allait dans le bon sens, ils n'ont pas manqué de souligner que la vigilance était de mise. Chat échaudé... Les élus et les associations de défense attendront d'étudier le tracé définitif (des aménagements sont prévus pour les 200 m qui ne pénétreraient pas dans les propriétés) pour se déterminer. Auparavant, des réunions de concertation seront organisées, une enquête publique donnera l'occasion à chacun de s'exprimer. Ensuite, seulement, le conseil municipal se prononcera en toute souveraineté. Il faudra que le projet soit totalement abouti et ne prête pas à contestation. Une chose est sûre, en effet. Si le sentier côtier de Beg-Meil devait, à nouveau, mener aux tribunaux, on serait sur la mauvaise voie pour un long moment. Du côté de la pointe, les amoureux des horizons marins devraient remiser leurs impatiences d'échappées belles et se contenter de rêver. Sur le bord du chemin.

## **68** Propos de salons

11 juillet 2009

Il y a un peu d'effervescence dans l'air en ce début de saison. Dérapages verbaux d'une part, comportements contestables d'autre part, la tension est montée du côté de Beg-Meil. On y reviendra quand les esprits se seront calmés. Surtout ne pas jeter de l'huile sur le feu. A propos d'huile, les bidons de l'été sur un rond-point et des terres-pleins continuent à entretenir la polémique. Il se dit même que dans les rangs de la majorité, certains ne seraient pas loin de considérer ces empilements et alignements comme des ornements de fond de tonneau. On verra ce qu'en pensent les estivants. Dirigeons-nous volontairement vers des lieux apaisés. La Halle des Sports de Bréhoulou, par exemple, où se déroule le traditionnel salon de peinture de l'été fouesnantais. L'Archipel se mettant entre parenthèses durant la saison estivale, la Ville qui entend séduire une clientèle de qualité, se doit de proposer des espaces culturels aux touristes soucieux d'alterner joies du littoral et plaisirs de l'esprit. Huiles, acryliques, encres, aquarelles, pastels : les adversaires de l'innovation métallique se rassérèneront devant ces tableaux conventionnels, certes, mais de qualité pour la plupart d'entre eux. Il est dommage, cependant, que ce salon ne dure qu'une petite quinzaine. Les vacanciers ne seront pas tous au rendez-vous.

En fait, cette manifestation s'inscrit dans une tradition née en 1970. A l'époque, un directeur d'école en retraite, Alex Péron, s'était ému qu'une station touristique à la réputation aussi affirmée que Fouesnant ne propose aucune exposition digne de ce nom. Le maire, Louis Le Calvez, avait acquiescé. C'est ainsi qu'était né, au hasard des rencontres et des amitiés, le groupe des "neuf peintres bretons". Pendant plus de 20 ans, ils avaient donné rendez-vous, chaque été (deux mois), aux Fouesnantais et aux visiteurs, dans les locaux de l'école du Quinquis. On n'entrait pas facilement dans cette "académie". N'était remplacé que celui qui voulait quitter le groupe. La décision commune était prise en fonction du talent du candidat et de sa sensibilité. Lorsque le doyen Pierre Plouhinec décéda, ils furent dix-sept à postuler à son remplacement. Inutile de dire que la place était lucrative (5 000 visiteurs dans les années fastes). Peu à peu, le groupe s'étiola. Cela n'empêcha pas certains (comme Marcel Quintin qui faisait partie de l'équipe du départ et qui eut les honneurs, la saison passée, des cimaises de l'Archipel) d'acquérir une réelle notoriété. De nombreux artistes de la Halle de Bréhoulou n'auraient pas à rougir de la comparaison avec leurs glorieux aînés du Quinquis. Au point qu'on en oublierait presque d'admirer les superbes sculptures de l'invité d'honneur, le Foresto-Fouesnantais Yann Le Loupp. Des œuvres tout en élan maîtrisé sur lesquelles plane, aérienne et élégante, la silhouette de Jonathan le Goéland, ivre de grands espaces et de liberté. Les sternes "embidonnées" n'ont qu'à bien se tenir !

Tout le monde n'y a sans doute pas prêté attention mais, voilà quinze jours, il y a eu des comices agricoles à Fouesnant. L'expression fleure bon le XIX<sup>e</sup> siècle et le monde rural qui faisait fête pour ce grand rendez-vous de la convivialité et de la fierté paysannes. Le village en émoi s'y préparait longtemps en avance. On ornait la mairie, on sortait les drapeaux, on dressait les tréteaux pour le festin. Les notables peaufinaient leurs discours, les dames ajustaient leurs toilettes. On espérait tout en la redoutant la présence des autorités du chef-lieu. Flaubert et Madame Bovary, bien sûr. Cultissime passage dans lequel Rodolphe courtise Emma tandis que le représentant du préfet, emphatique et caricatural, fait l'apologie de la ruralité. Aujourd'hui, quand les paysans se rassemblent, c'est plus pour clamer leur désarroi que pour vérifier l'excellence de leurs troupeaux. Pourtant, ils sont là, sur le pré de Bréhoulou, l'air faussement dégagé, jaugeant d'un oeil expert les formes avantageuses d'une génisse ou le port de tête d'une pouliche. On le sait, le cheval est la plus noble conquête de l'homme. D'ailleurs, des fermes de tous les cantons environnants sont venues de nombreux animaux au nom d'aristocrates : Treffane de Kerfars, Télenn du Stang, Quali de Kerlouriou, Rebelle d'Iroise... D'autres laissent parler leurs sentiments : Tendresse, Surprise, Romance, Fleurie... Il n'est pas sûr que le jury se laisse amadouer. Voilà plusieurs années que Fouesnant n'avait pas accueilli de comices. Une tradition que de jeunes agriculteurs entendent maintenir, en dépit de la désertification des campagnes et de la dérégulation des marchés, au cœur d'une société qui s'interroge.

En cette après-midi ensoleillée, alors que l'on piétine la paille étalée sous les vaches et les chevaux, surgissent, soudain, des souvenirs puisés au tréfonds de l'enfance. Par les chemins d'ombre, retour cahotant au sommet de la charrette de foin. Récompense d'un labeur esquissé. Les étés sont toujours chauds. Au passage de la gerbe, le mugissement douloureux des batteuses emplit la campagne. Le soir tombe, les premières chauves-souris ébauchent des arabesques dans l'air atone. Moissons âpres. A la table de l'apaisement, le cidre aigrelet rougit les pommettes poussiéreuses. La langue bretonne autorise les digressions égrillardes. On se sent hors-jeu. Raison de plus pour être attentif. Bien plus tard, des silhouettes hésitantes s'estompent dans la nuit constellée. Les retrouvailles auront lieu la semaine suivante dans la ferme voisine. Solidarité immémoriale des gens de la terre que l'on tente de ressusciter, ici, dans ce champ de Bréhoulou. Près de la buvette, le verbe se fait haut mais la mélancolie du regard dément l'allégresse du propos. Un monde s'en va, hoquetant son mal-être sur le parking des grandes surfaces. Alors qu'à quelques dizaines de mètres, les chevaux-vapeur dévorent le bitume et se ruent vers les plages, une petite fille, radieuse, serre contre elle le trophée de la victoire. Le bonheur est encore un peu dans le pré.

## **70 Pommiers en majesté**

25 juillet 2009

Funeste année ! Nous sommes en 1924. Une fâcheuse affaire secoue les vergers du pays. Depuis peu, on célèbre à Fouesnant le "Gwez avalou" (l'arbre à pommes) et son divin nectar. Dans le bocage, la sourde rumeur de l'ignominie se propage de penty en penty : la jeune fille élue, en grand appareil, pour présider les festivités de la cité, est enceinte. La considération et la gloire laissent la place à l'opprobre et à la honte. Plus personne ne veut postuler à un titre que l'on estime désormais souillé. De ce malheureux événement dont le souvenir même s'est évanoui dans les brumes du passé naîtront les "Fleurs de Pommiers", symboles de pureté, à qui l'on demandera de conjurer les démons du déshonneur. Le temps a passé et les mœurs, bien sûr, ont changé. Mais, dimanche dernier, parées du somptueux costume de leurs aïeux, elles étaient à nouveau fidèles au grand rendez-vous de l'été fouesnantais. Rivalisant d'élégance, elles ouvraient le défilé, se laissant guider, comme le veut la coutume, par le Maire de la commune. Majestés éphémères, les "Fleurs" incarneront la tradition, durant la saison, dans les fêtes et pardons des environs. Difficile d'imaginer un mois de juillet à Fouesnant sans "Fête des Pommiers". Les plus anciens se remémorent, un rien confus, ce sombre été 1954 où l'on but le calice jusqu'à la lie. Faute d'organisateurs, il n'y eut pas de fête. Un millésime à oublier !

Si l'on s'en tient à la foule qui, dimanche après-midi, avait pris d'assaut la place de la Mairie, on peut être rassuré. Les "Pommiers" ont retrouvé tout leur jus. Année après année, ils déroulent leurs rites immuables, sur fond de binious et de bombardes. Exercices convenus, figés dans des figures imposées ? Vision passéiste de la culture bretonne ? Vieux débat qu'entretiennent ceux qui estiment que la véritable authenticité du terroir se niche au cœur des festou-noz où l'on réinvente les soirées d'antan, sans costumes et sans photographes. Difficile, cependant, d'imaginer une commune bretonne à vocation touristique snobant les fêtes folkloriques. Ces manifestations constituent une vitrine qui témoigne de la richesse et de la vitalité de notre patrimoine. Elles contribuent à forger cette identité que l'on nous envie dans un monde de plus en plus uniformisé. Et puis, la qualité est désormais présente sur les estrades des vacances. Les bagadou n'ont jamais sonné aussi juste et les cercles, présenté des danses aussi subtilement chorégraphiées. Attention, pourtant, à ne pas perdre son âme ! La virtuosité et l'émotion ne font pas forcément bon ménage. Dimanche, durant le gala, c'est un air de casatchok qui faisait vaciller les coiffes et trembler les collerettes. Il serait dommage que, sous le vague prétexte d'œcuménisme touristique, on vienne à épouser des dérives que l'on croyait circonscrites aux rivages méditerranéens. Quand sonne l'heure du grand dépaysement, on y croise des groupes bariolés à la gaieté factice qui s'en vont d'hôtel en hôtel donner aux chaudes soirées le cachet de la couleur locale. Leurs ritournelles ont les accents de rengaines ressassées et leurs danses débouchent invariablement sur un french-cancan endiablé. Affligeant comme une année sans "Fête des Pommiers".

Parler de la pluie et du beau temps ? Eh bien oui. A l'heure où l'on bascule dans la deuxième partie de la saison, on ne peut pas ne pas évoquer cet été calamiteux que nous sommes en train de subir pour la troisième année consécutive. La situation est d'autant plus préoccupante que Fouesnant, première destination touristique du département, a axé son développement sur ce secteur de l'économie en privilégiant la mise en valeur de son cadre de vie et la qualité de ses structures d'accueil. On s'alarme donc de la désaffection d'une clientèle qui, une fois de plus, n'est pas au rendez-vous. A l'Office Municipal de Tourisme, le Directeur, Jean-Yves Lefloch est catégorique : la fréquentation est en net recul par rapport à l'an dernier que l'on considère pourtant comme un tout petit millésime. Un constat que Fouesnant n'est bien entendu pas la seule à faire mais qui ne dispense pas de s'interroger : quelles sont les raisons de ce désamour qui se confirme et, surtout, comment renouer les liens ? Les raisons ? D'abord, la météo, bien sûr. A cet égard, les deux dernières saisons plus qu'approximatives ont constitué de véritables bombes à retardement, décourageant de nombreux habitués qui sont partis chercher ailleurs le soleil qu'ils n'avaient plus ici. Malgré un beau mois de juin, la persistance du mauvais temps en juillet, complaisamment relayé par les médias télévisés (Brest n'a jamais été et ne sera jamais la référence ultime en matière de variation climatique en Bretagne), a fini par détourner une clientèle potentielle, séduite par la perspective de vacances à bas prix sur des rivages plus cléments. Les effets de la crise, et c'est la deuxième raison, obligent à opérer des choix drastiques quand vient le moment de boucler le budget de l'été. A cet égard, Fouesnant ne peut plus compter sur les gros bataillons de Britanniques, peu soucieux du ciel et bons consommateurs, qui, hier, venaient en voisins et qui demeurent aujourd'hui dans leur pays, plombé par la situation économique et par la faiblesse de la livre. Reste que, lorsque viendra l'heure des comptes, on ne pourra pas faire l'économie d'un débat sur les grandes orientations qui déterminent la promotion touristique de notre région.

Il y a quelques années, le Conseil régional avait lancé une vaste consultation afin d'identifier les défis à relever et d'élaborer un schéma pour un développement touristique durable. Dans ce document cadre qui présente les axes stratégiques de la politique mise en place, on note une volonté de se repositionner dans le temps et dans l'espace. En clair, il faut élargir la saison et les espaces de découverte. D'accord. Mais avant de promouvoir l'avant et l'arrière-saison, encore faudrait-il ne pas faire l'impasse sur le plein été (juillet, août) et pratiquer une politique offensive pour contrer une concurrence de plus en plus exacerbée. Et puis, affirmer qu'il faut "valoriser les territoires qui méritent de l'être et répondre ainsi aux risques de saturation du littoral qui menace à terme l'attractivité de la Bretagne toute entière" doit rendre perplexes bien des hôteliers, propriétaires de campings et restaurateurs en quête de vacanciers. A la lumière des difficultés actuelles, on ne peut s'empêcher d'évoquer l'énorme décalage qui existe entre les grandes préconisations et la réalité du terrain. Le schéma régional du tourisme n'a pas vocation à proposer des solutions rapides à des situations d'urgence ou des arbitrages immédiats et sa finalité est d'éclairer les enjeux du futur. Soit. Mais il est à craindre que bien des professionnels, pris dans la tourmente, n'aient pas l'occasion d'affronter ce futur et ses défis. C'est la raison pour laquelle, Jean-Yves Lefloch entend les réunir à la fin de la saison. Le temps n'est plus à attendre un hypothétique client. Finie l'économie de cueillette. Il faut semer pour récolter. Dans l'adversité, il est impératif de faire face ensemble et de bâtir des stratégies communes. Sinon, il ne restera à certains que leurs yeux pour s'en aller pleurer sous la pluie.

## **72** Devoir de transmission

8 août 2009

Mardi prochain, 11 août, ce sera le 65<sup>e</sup> anniversaire de la libération de Fouesnant. La ville était occupée par les troupes allemandes depuis le début de l'été 1940. Libération de Fouesnant ? Disons que cela faisait plusieurs jours que les soldats ennemis avaient quitté le lycée de Bréhoulou où ils étaient stationnés ainsi que les divers établissements réquisitionnés. En ce 11 août 1944, il ne reste plus que quelques éléments aux abois, hantant les campagnes environnantes et redoutant un coup de main des maquisards de plus en plus audacieux. En fait, ce sont ces résistants qui, harcelant un important convoi allemand parti de Bénodet pour rejoindre Concarneau, firent entrer ce jour dans l'Histoire de la commune puisque, plus jamais par la suite, on ne vit de soldats ennemis parader dans les rues de Fouesnant. Les combats furent rudes du côté de la route de Bénodet et, surtout, à Pontérec, sur la route de la Forêt-Fouesnant. Les Allemands payèrent le prix fort même si on ne sut jamais le nombre réel de ceux qui y laissèrent leur vie. Ce n'est que plus de douze heures après avoir quitté Bénodet que les survivants purent regagner Concarneau. A Fouesnant, une femme fut tuée, de nombreuses maisons furent incendiées mais on ne déplora que trois blessés parmi les résistants. Une sorte de miracle quand on sait l'ardeur des combats.

Pourquoi ressasser encore, aujourd'hui, à l'heure de l'Europe, ces événements douloureux alors que le temps a fait son œuvre et que les peuples français et allemand ont scellé leur réconciliation depuis des lustres ? Parce que pour bâtir un monde meilleur, il nous faut éviter les errements du passé. Et pour les éviter, il ne faut pas les méconnaître. "Les peuples sans histoire sont des peuples sans avenir" dit-on. Une façon d'indiquer que laisser triompher l'oubli, c'est se condamner à revivre les mêmes erreurs. Il y a vingt ans, déjà, nous nous étions retrouvés chez Louis Le Calvez à Pleuven pour évoquer ces affrontements dont on célébrait, alors, le quarante-cinquième anniversaire. Outre l'ancien maire de Fouesnant, Hervé Goubin, notaire, dont l'étude du haut du bourg servit de siège à la Kommandatur, Corentin Le Viol et Alain Person, engagés dans les FFI, qui furent au premier rang des combattants en ce 11 août 1944, parlèrent avec sobriété de ce dont ils avaient été les acteurs ou les témoins. Depuis cette rencontre, tous les quatre sont décédés et ils sont de moins en moins nombreux, à Fouesnant, ceux qui connurent les heures sombres de l'Occupation (fusillade de la cale à Beg-Meil où Alain Le Berre et Louis Guiffant trouvèrent la mort pour avoir cru trop tôt à la Libération). Au-delà du devoir de mémoire, nous avons désormais le devoir de transmettre un savoir. Faire connaître aux nouvelles générations qu'il y a 65 ans, face à la force brutale, certains exposèrent leur vie et leur jeunesse pour défendre leurs idéaux de liberté et de justice. Quelque vingt ans plus tard, Louis Le Calvez recevait à la mairie, Rolf Cornelissen qui porta l'uniforme des Jeunesses hitlériennes et lançait, avec lui, les bases du jumelage franco-allemand. "Ne pas entretenir la haine. Simplement se rappeler que les régimes totalitaires ne débouchent que sur le mépris et la négation de l'homme" disait l'ancien maire fouesnantais.

Vous l'avez peut-être remarqué. Si vous n'avez pas le moral après le bulletin météo qui annonce le retour du mauvais temps par la Bretagne (on ne s'était pas rendu compte qu'il était parti), il n'est pas utile de demeurer devant le petit écran pour suivre le sacrosaint "20 heures" de votre chaîne préférée. Ce n'est pas lui qui va vous fournir des raisons objectives de peindre la vie en bleu. Catastrophes, crimes, accidents, épidémies, affrontements, attentats, enlèvements... : les actes positifs et les comportements altruistes qui permettent de ne pas totalement désespérer de l'espèce humaine n'entrent que par effraction dans la triste litanie des violences et des excès complaisamment mis en avant à l'heure de la grand-messe télévisée. Pour que la coupe soit pleine, il faudrait ajouter la présentation hypertrophiée des faits divers censés rassasier un public que l'on veut avide d'émotions fortes. Dramatisation de l'instant, amplification de l'impact, absence totale de recul par rapport à l'événement : l'objectif n'est plus d'informer en éclairant mais d'éblouir en déformant. Si j'évoque tout cela, c'est parce que j'ai retrouvé, à Beg-Meil, Jean-Pierre Le Scour, un vieux copain que je n'avais pas rencontré depuis près de 10 ans. Je vous en parle car il est fortement improbable qu'il apparaisse au "20 heures". Et pourtant, sa vie est un roman.

Jean-Pierre est prêtre. Plus exactement, père blanc missionnaire. Mais, attention : pas l'image convenue de l'homme à la longue barbe arc-bouté sur sa canne. Plutôt, l'âme d'un baroudeur dans un corps de rugbyman. Voilà quarante ans, maintenant, qu'il s'est mis, en Afrique Australe, au service des populations les plus déshéritées, les plus démunies du globe. Quand il arrive au Malawi, il n'y a pas d'hommes. Ils travaillent tous au fond des mines en Afrique du Sud. Jean-Pierre Le Scour, pionnier dans le combat contre l'apartheid, va à leur rencontre dans les ghettos noirs de Soweto. Il quitte Johannesburg pour le Mozambique où la guerre civile fait rage depuis l'indépendance accordée par le Portugal. Lassé d'enterrer des dizaines de morts, il propose ses bons offices au pouvoir et aux rebelles. Il obtient l'appui de la femme de Mario Soares, Président de la République portugaise, pour les négociations. Une mission à hauts risques. En Angola, Jean-Pierre rate l'hélicoptère. Celui-ci explose, peu après, en plein vol. Il présente son plan de paix au conseil des ministres. C'est la réconciliation nationale. Alain Juppé, ministre des Affaires étrangères, lui remet la Légion d'Honneur. Tout est à reconstruire dans le pays. Les réfugiés se comptent par dizaines de milliers. Arrivent les inondations catastrophiques de 2000. La population est dans les arbres. Sans ressources. Faisant fi de toutes les consignes de prudence, Jean-Pierre Le Scour prend son 4X4 pour aller chercher de l'aide à Maputo (la capitale). Sa voiture est emportée par les eaux. Il dérivera, au fil du fleuve, accroché à un tronc d'arbre, pendant dix-huit heures. Porté disparu, il revient en hélicoptère avec de la nourriture, sous les yeux stupéfaits de la population. Dans la foulée, il fait un accident vasculaire cérébral (AVC) en pleine réunion au Cap. On lui trouve de l'arsenic dans le corps. Le cuisinier de la mission l'empoisonnait depuis qu'il l'avait surpris à détourner la nourriture offerte par les Nations Unies. Jean-Pierre a réappris à parler, à marcher, à conduire et s'est lancé, à corps perdu, dans un nouveau combat : faire cesser le trafic de milliers de femmes et d'enfants à la frontière entre l'Afrique du Sud et le Mozambique. Profitant des vacances, il vient de rentrer de Hollande où il a trouvé de l'aide. Je vous le disais : on a peu de chances de le voir aux "infos" du "20h". Mais ça fait du bien d'en parler. Allez ! On respire un moment et on se retrouve à la rentrée.

## **74** Des réglisses pour Clarisse

5 septembre 2009

Le rendez-vous était pris. Pour ne pas rater la rentrée, surtout ne se tromper ni d'endroit ni d'heure : mairie, jeudi matin. Et puis, à neuf heures précises, s'élançer dans le sillage du maire pour le tour chronométré des écoles primaires de la commune. Une épreuve désormais inscrite dans le calendrier obligé des occurrences municipales. Première étape, Moustierlin. Notre petit peloton arrive en roue libre et reçoit le renfort inattendu et momentané de l'ex-maillot jaune du Tour, Ronan Pensec, venu en voisin accompagner son enfant sur les premières rampes du parcours difficile de la vie. Surtout calquer nos gestes sur ceux de l'ancien champion et nous diriger, comme lui, vers la table installée au milieu de la cour où des verres de café chaud nous permettront d'éviter la fringale qui, tôt ou tard, nous guettera au cours de cette longue matinée. Alors que quelques rayons de soleil insolents lèchent les pierres apparentes de la façade rénovée, le bruit des perceuses témoigne d'extensions futures dans l'établissement. Le maire, seul, a le droit à quelques bisés de supporteurs en devenir. Nous rongeons notre frein. Ce n'est pas une raison, pour Roger Le Goff, de se laisser aller à une douce euphorie. "Il faut être sage et bien travailler" martèle-t-il. Silence approbateur dans les rangs. Départ, le nez dans le guidon, pour Beg-Meil, terme de la deuxième étape. Nulle effervescence au Quinquis. Apparemment, tout le monde est en forme. "Qu'avez-vous fait ce matin ?" interroge le premier magistrat de la commune. "Des galipettes !" répond une frimousse épanouie de maternelle. Renversant. Il est temps de se diriger vers le bas du bourg où les élèves de Notre-Dame d'Espérance vivent leur première récréation. Pas de gros chagrins à apaiser, pas de pleurs à sécher. L'énergie accumulée, contenue durant la première heure de classe, explose en esquisses de pugilat et en diagonales effrénées sur le bitume de l'aire de jeux. On ne s'affronte plus par ballé interposée dans les cours d'école.

Retour à la mairie. C'est en voisin et à pied que l'on se rend à l'école de Kérougué où, manifestement, on est déjà entré dans le vif du sujet. La preuve ? Les premières consignes se détachent sur le fond vert de l'inamovible tableau qui, s'il a vu de toutes les couleurs, demeure néanmoins l'élément incontournable de toutes les salles de classe. S'y matérialisent les premières contraintes qui confirment que les vacances sont bien terminées. "Apprendre les mots jusqu'à "claquer"." Nous ne saurons jamais si ce dernier verbe a été choisi par hasard ou s'il préfigure des affrontements orange au sein du microcosme élémentaire. Pour l'instant, le climat est au consensus feutré. On se lève quand entre monsieur le Maire, on lui demande la permission de lui rendre visite à la mairie au cours de l'année. Roger Le Goff, rassuré de constater qu'il ne souffre d'aucun déficit de notoriété, s'offre une ou deux dernières bisés avant de traverser la route et de rejoindre l'école maternelle de la Garenne, terme de la dernière étape de notre périple. Ici, on vient de décider de passer aux choses sérieuses. Sur l'air martial de "Un petit train s'en va de bon matin", on se dirige en se tenant par la main, vers le restaurant scolaire tout proche. Dans le couloir, un poème en l'honneur des petits nouveaux décline des lendemains succulents : "Pour Samuel, des caramels. Pour Clarisse, des réglisses." Tout juste, a-t-on le temps de distinguer derrière les vitres le regard anxieux des parents surveillant l'arrivée de leur progéniture. Ce seront les seuls visages tendus que nous aurons croisés durant cette matinée. Décidément, l'école n'est plus ce qu'elle était.

**75 Beg-Meil, mon amour**

12 septembre 2009

Maintenant que le temps béni des vacances est derrière nous, je ne laisserai jamais dire que nous n'avons pas eu d'été, cette année, à Fouesnant. J'en ai gardé la mémoire : l'été a eu lieu le lundi 31 août. Comme le bouquet final inespéré d'un feu d'artifice qui s'est consumé en une succession de pétards mouillés. Sans doute, ne faut-il pas méconnaître le charme des belles journées de septembre. Mais le soleil semble soudain pressé de terminer son parcours. Les brusques sautes de vent balaient les premières feuilles mortes et emportent les éclats de voix des enfants désormais confrontés aux rigueurs de la vie scolaire. Et puis, surtout, on n'a plus dans le cœur cette légèreté qui se nourrit de la promesse de lendemains insoucians. Bref. Ce n'est plus tout à fait l'été même si ce n'est pas encore complètement l'automne. Donc, le 31 août. Ce jour-là, les nuages s'étaient égarés en route et le ciel était uniformément bleu au-dessus de Fouesnant et, plus précisément, au-dessus de l'hôtel Thalamot à Beg-Meil. A l'ombre d'un frêne pleureur, dans la cour gravillonnée de l'établissement, une caméra s'employait à saisir le désarroi de clients fidèles à qui l'on apprenait que l'un des plus anciens hôtels de Fouesnant allait fermer définitivement ses portes à la fin du mois. Au cœur des années 60, le "Thalamot", c'était "l'hôtel des Anglais". Nos voisins britanniques y créaient l'animation à l'heure de l'apéritif. Mais, il y a belle lurette que les sujets de Sa Majesté ont déserté les hôtels beg-meillois. Et les véhicules estampillés GB qui nous permettaient d'admirer le paysage en attendant que le conducteur ait maîtrisé une trajectoire approximative se font rares sur nos routes. (Se souvenir du grand humoriste George Mikes "Un Anglais, même quand il est seul, forme une queue alignée d'une seule personne")

Le reportage a été présenté sur TF1, mardi dernier, au "13h" de Jean-Pierre Pernaut. On y a, bien sûr, évoqué la saga de la famille Le Borgne qui tenait l'établissement depuis quatre générations. On y a dit la tristesse de laisser disparaître, faute de repreneurs, ce témoin de l'âge d'or de la station qui appartient au patrimoine touristique fouesnantais. La maman, Anne-Marie, a confié son émotion de voir raser la passion de toute une vie. Mais l'espoir demeure. Preuve de l'impact du "13h" et de l'attractivité de la Bretagne... et de Beg-Meil, c'est un véritable "tsunami" téléphonique qui s'est abattu sur le "Thalamot" après l'émission. Michel Le Borgne, l'actuel propriétaire, a reçu une centaine d'appels de tous les coins du pays (Savoie, Landes, Midi, Loir et Cher, Région bordelaise, Lot, Touraine... sans oublier la Belgique) S'il y a eu des témoignages d'amitié d'anciens clients, des dizaines d'autres personnes se sont dites intéressées par la reprise de l'hôtel. On dit aussi que des agences immobilières se seraient manifestées. Attention de ne pas faire pleurer Madame Le Borgne et les nombreux amoureux de Beg-Meil.

C'était le 13 août 1943. Ce jour-là, Barbara Bertrand, grande résistante fouesnantaise d'origine anglaise, alertée par les explosions, trouve le corps d'un aviateur sur la plage de Moustierlin. Le "Wellington", un avion de la Royal Air Force, avec cinq hommes d'équipage, vient d'être abattu par la DCA allemande. Quelque 4 000 personnes sont présentes au cimetière de Fouesnant, lors de l'inhumation. Cette mobilisation de l'ensemble de la population n'est guère, on s'en doute, du goût de l'Occupant. Aussi, quand on retrouve deux autres corps à la cale de Beg-Meil, l'ordre est donné de les enterrer dans la plus grande discrétion. Pourtant, le lendemain, leurs tombes sont recouvertes de fleurs. Malgré le couvre-feu, les Fouesnantais sont venus durant la nuit apporter le témoignage de leur reconnaissance. Cinquante-deux ans plus tard, en août 1995, la belle-sœur d'un des aviateurs écossais tués, le pilote W. B. Mc Ginn, remercie, à sa façon, la population de Fouesnant. Professeur de dessin en Ecosse, Reeza Mc Ginn fait parvenir à Sandy Bertrand, le fils de Barbara qui repose désormais près des aviateurs anglais dans le cimetière fousnantais, une aquarelle. Celle-ci représente les Fouesnantais déposant des fleurs sur les tombes des aviateurs.

Cet ex-voto (on y trouve un verset d'Isaïe et une phrase de reconnaissance de la famille Mc Ginn) qui rappelle les sombres heures de l'Occupation est davantage un témoignage historique qu'une œuvre artistique. Il fera partie de l'ensemble des 42 tableaux appartenant à la commune que l'on pourra admirer dans la salle du conseil municipal, samedi et dimanche, à l'occasion des Journées du Patrimoine. Une première. La plupart n'ont jamais été présentés au public. Il a fallu beaucoup de patience à Christine Ditière pour regrouper ces œuvres qui sommeillaient dans les sous-sols de la mairie après avoir vécu plusieurs déménagements. Certaines ont été sauvées de justesse comme ces deux dessins de Cocheril offerts par un Fouesnantais qui s'apprêtait à les envoyer à la déchèterie. D'autres ont été découverts par hasard derrière une porte ou entre deux dossiers. Beaucoup présentent une réelle valeur picturale. Et l'on se dit qu'il faudra bien un jour que Fouesnant dispose d'un lieu où la population pourra contempler ces tableaux qui, à leur façon, racontent l'histoire de la commune comme un grand livre d'images. Ainsi, cette toile de Deyrolles, dans la salle du Conseil, véritable hymne à la joie populaire qui relativise l'âpreté des échanges au sein de l'assemblée municipale : on y voit vivre le Fouesnant d'autrefois. De la palette de Recknagel surgissent des silhouettes d'antan qui arpentèrent le bocage au début du siècle dernier. Près du vieux cimetière entourant encore l'église, Renée Cocheril croque une mendicante qui ne savait pas qu'elle servirait de modèle pour le monument aux morts sculpté par Quillivic en 1922 tandis que le célèbre barde Jos Parker s'invente un talent de peintre du côté du chemin de Kergaradec. C'est là tout l'intérêt de cette exposition aussi éphémère et modeste, soit-elle. Elle permet de retrouver des fragments d'un passé oublié, de se réapproprier des pans d'une Histoire commune. Et d'esquisser ce qui, à l'avenir, pourrait et devrait conduire à une véritable politique culturelle municipale axée sur l'appréhension du Patrimoine fousnantais dans sa globalité.

D'abord, j'ai cru que la vieille dame en pleurs, samedi dernier, devant un tableau de la collection réunie par la municipalité, à l'occasion des "Journées du Patrimoine", souffrait du "syndrome de Stendhal". En proie à une forte émotion face à une profusion d'œuvres d'art, le grand écrivain éprouva, à Florence, un malaise qui l'amena au bord de l'évanouissement. Son cœur sensible, comme celui de bien des visiteurs par la suite, s'emballait sous les assauts réitérés des fulgurantes beautés florentines. Mais il faut savoir raison garder. Fouesnant ne se trouve pas en Toscane et la salle du conseil municipal, même fort bien agencée, le week-end dernier, n'évoque en rien la majesté de la Galerie des Offices. N'empêche que l'émotion, elle, était bien là. Adélaïde Caro ( sans t), les yeux baignés de larmes, découvrait pour la première fois, à 90 ans, le portrait de sa marraine, Adélaïde Carot (avec un t) que le peintre américain, John Recknagel saisit dans la beauté de ses 20 ans, en 1912, du côté de Penfoulic. L'humble couturière, élégante et sérieuse, posant dans son costume de fête ne se doutait certainement pas qu'elle passerait à la postérité et qu'elle embuerait le regard de sa filleule près d'un siècle plus tard. Mais l'artiste venu de New York qui s'installa à Concarneau avant de s'établir à Fouesnant, en 1902, a vu sa notoriété grandir au fil des ans. Au point de mériter les honneurs des cimaises du musée de Pont-Aven, il y a une dizaine d'années, et d'être le fleuron de la petite collection rassemblée par la mairie de Fouesnant et révélée au public, la semaine dernière. Adélaïde Caro, lucidité et mémoire intactes, a reconvoqué ses souvenirs de petite fille, du temps où le soleil s'invitait chaque matin pour déchirer les voiles de brume qui dissimulaient les étangs. Elle prenait son sac pour s'en aller à l'école Notre-Dame et croisait John Recknagel s'imprégnant de l'émouvante sérénité des paysages qui s'éveillent avant d'aller piéger la lumière sur des toiles aux couleurs apaisées.

J'ai voulu en savoir plus et j'ai abusé sans pudeur de la bonté d'Adélaïde Caro. Je l'ai retrouvée dans sa petite maison de la descente du Cap-Coz d'où elle domine les horizons de son enfance. Dans la pièce même où est décédée l'Adélaïde Carot du tableau, elle m'a parlé de son grand-père noyé, une nuit de tempête, au milieu des étangs, de son père qui, avec quelques collègues, s'en allait à la rame au large des Glénan et revenait, panier sur la tête, vendre le produit de sa pêche à Saint-Evarzec ou à la Forêt-Fouesnant. Les murs de la pièce se chargent de compléter l'histoire, de raconter son adolescence, jeune fille nattée célébrée par Recknagel, l'année de sa première communion, de restituer tant le charme des vastes étendues d'eau ombragées de Penfoulic qui fascinaient tant le peintre américain. A proximité, Renée Cocheril dont la commune possède également plusieurs tableaux représente la grand-mère de la famille au crépuscule d'une vie de labeur. Que de murs de demeures fouesnantaises recèlent ainsi des témoignages à jamais figés d'un passé oublié ! Et l'on se prend à rêver qu'à l'instar des "Journées du Patrimoine", on invente (pourquoi pas à Fouesnant ?) des "Journées du partage culturel" qui verraient, l'espace d'un week-end, les œuvres d'art inspirées par notre commune ou peintes par des artistes qui y ont séjourné quitter le secret des salons pour nous rendre encore un peu plus fiers de notre histoire. On en salive déjà.

## **78 Match de reprise**

3 octobre 2009

Les élus ont un avantage incommensurable sur les élèves, celui de pouvoir programmer leur rentrée. Alors que dans les écoles, on s'est mis au travail, bon gré mal gré, depuis un mois maintenant, c'est mercredi soir, seulement, que les conseillers de Fouesnant ont retrouvé le chemin de la salle des délibérations municipales. Attention. Ne me faites pas dire ce que je n'ai jamais dit. Ce n'est pas pour autant que les représentants de la population se sont désintéressés du sort des Fouesnantais et de leurs problèmes durant la parenthèse de l'été (puisque le calendrier nous affirme qu'il a bien existé). A gauche, si l'on se réfère à la presse, on s'est même astreint à des devoirs de vacances répétés, histoire de montrer qu'il n'était pas question de baisser la garde même si la période incite traditionnellement à s'évader des soucis du quotidien et à instaurer une éphémère paix des braves. Quant à la majorité qui a en charge la gestion municipale, il lui faut bien, vacances ou pas, occuper le terrain et travailler sur des dossiers qui ne peuvent sommeiller plus que de raison au fond des tiroirs. Mais le conseil municipal d'automne, lui, a une saveur particulière. On retrouve, à nouveau, l'odeur de l'arène. Certes, n'existe plus cette timidité gênée qui paralyse les débutants lorsqu'ils prennent place autour de la table des débats. Il faut s'en souvenir : on est déjà en deuxième année. Connivences et inimitiés conditionnent désormais les comportements. Œillades complices et regards fuyants circonscrivent les appétences. La séance est ouverte. Et là, on se prend à guetter les premiers échanges, les inflexions de voix, les mimiques agacées, les yeux égarés. On se demande, avec inquiétude, si les chauds rayons de septembre n'ont pas anesthésié les velléités de polémique, gommé les envies d'en découdre, effacé les souvenirs des affrontements passés. Après tout, l'ordre du jour ne se prête guère aux empoignades musclées. Et les affres de l'ennui semblent promises aux rares inconscients qui ont préféré le confort approximatif des chaises municipales aux fauteuils douillets des supporters de Marseille soutenant, le verre à la main et le bras brandi devant l'écran, l'OM face à l'ogre madrilène.

Fort heureusement, mercredi soir, dans l'enceinte fouesnantaise, on a été vite rassuré. Ni complaisance, ni léthargie pour ces retrouvailles automnales. La vigilance était de mise, l'acrimonie de sortie. L'animosité a promptement refait surface, là où on ne l'attendait peut-être pas forcément. Un audit énergétique sur l'île Saint-Nicolas et l'on évite, de peu, le débat surréaliste autour du pardon des Glénan. Une parcelle acquise avant l'approbation des élus et l'opposition reproche au maire de lui manquer de respect. Une autre parcelle acquise dont la surface interpelle, du côté de la Mer Blanche, et le maire reproche à l'opposition de manquer de discernement. Quand Roger Le Goff a sifflé la fin des hostilités, il y avait quatre-vingt-dix minutes que l'on alternait moments forts et temps morts. Juste la durée d'une rencontre de football. Il n'y a pas eu de prolongations. Il ne faut tout de même pas exagérer. La saison sera longue. Après tout, ce n'était qu'un match de reprise. Pardon, un conseil de rentrée.

Chez nous, le funeste ouragan d'octobre 1987 ne dévasta pas que la pinède de Beg-Meil et les bois fouesnantais. Les vergers du bocage connurent aussi des dégâts que l'on crut irrémédiables. Face à l'étendue du désastre, on para au plus pressé et les pommiers ne furent pas forcément au centre des premières préoccupations. Il faut dire qu'il y avait des lustres que le divin nectar chanté par Frédéric Le Guyader avait perdu de son aura. Pour combattre l'alcoolisme ambiant, on encouragea la destruction de ces fruitiers qui habillaient les pentes de la campagne fouesnantaise depuis la nuit des temps. L'avènement du vin contribua à vider les dernières barriques. Heureusement, l'essor du tourisme et ses exigences d'authenticité redonnèrent ses lettres de noblesse au rustique breuvage. Dans les chemins creux, les monarques du pressoir respirèrent et, au lendemain de l'ouragan, on tenta de remettre de l'ordre dans l'enchevêtrement des branches et des émotions. Un homme, Guy Rannou, de la Forêt Fouesnant, perçut le danger. Si rien n'était fait, c'était des dizaines de variétés de pommes qui allaient disparaître à tout jamais, victimes de l'incurie des hommes et de la fureur des éléments. Le patrimoine cidricole fouesnantais était gravement menacé. Guy s'en alla de ferme en ferme, récupérant des greffons souvent ignorés. On leur donna le nom de la maîtresse de maison ou du lieu-dit. Naquirent ainsi la Marick, la Soize, la Gaët, la Chan ou la Mahe tandis que reprenaient des couleurs la Kerverquer et la Kermerrien. Pommiers à couteau ou pommiers à cidre, ce furent 90 variétés différentes qui furent récupérées dans ce que l'on n'appelait pas alors des vergers conservatoires. Les bardes fouesnantais qui y trouvèrent souvent l'inspiration pouvaient reposer en paix. Les bolées de crus ambrés allumeraient encore longtemps les prunelles et feraient à nouveau chavirer les cœurs dans le secret du bocage.

Quelque 20 ans plus tard, nous étions plus d'une centaine, dimanche dernier, à redécouvrir dans le cadre de l'initiative régionale "Une journée dans la nature", ces vergers, naguère terrains de jeu ou espaces de labeur, devenus aujourd'hui lieux de mémoire. Portes ouvertes pour un musée à ciel ouvert. Silhouettes incertaines dans la lumière mouillée de Penfoulc, nous pouvions en toute liberté, transgresser l'interdit et goûter au fruit défendu. Bien sûr, ce n'était pas une année à pommers car les pommiers, généreux l'an passé, se reposent une année sur deux. Mais nous en aller identifier ces arbres à l'architecture torturée, scrupuleusement alignés, nous comblait d'aise. Dans son poème "Le conscrit des cent villages", le grand Aragon énumérant dans plusieurs strophes, le nom de bourgades de France s'appuie sur la musicalité des vocables pour atteindre des sommets de poésie pure : "Adieu Forléans Marimbault/ Vologne-Ville Volmerange/ Avize Avoine Vallerange/ Ainval-Septoutre Mongibaud/..." J'y pensais, ombre encapuchonnée, en passant de pommier en pommier : Fenouillette, Belle de Juillet, Pigeonnette d'Armor, Chailleux, Précoce du Nivot, Kalibic, Pichenette de Jérusalem, Blanche de Kerziles. On déguste la chair des mots avant de croquer le cœur de la somptueuse "Grand Alexandre" dont le jaune verdâtre sur strie de rouge carmin. Viendra, suprême récompense avant le retour, l'heure de la dégustation de la galette aux pommes. L'évidence surgit. Après avoir mis tant d'abnégation à sauver son verger de l'oubli, Fouesnant se doit d'adopter une politique plus offensive pour promouvoir ses produits : cidre d'honneur pour nos hôtes, cours d'initiation à la préparation de la pâte pour nos jeunes, concours de recettes pour nos cordons-bleus et dégustation automnale de galettes pour tous. Il n'y aurait là, assurément, aucune pomme de discorde.

## **80 Révolution de palais**

17 octobre 2009

Allons-y pour la semaine du goût. A mon goût, d'ailleurs, le culte de la célébration commence à devenir excessif. Laissons de côté les commémorations patriotiques qui sont marquées du sceau du souvenir. Malgré tout, en cherchant bien dans le calendrier, vous trouverez une bonne dizaine de dates où l'on se doit de marquer son intérêt pour la dignité de la Femme, les droits de l'Homme, la lutte contre le racisme, le combat contre la misère, la protection de l'eau, la défense des animaux en voie de disparition... On en passe. Cela peut laisser perplexe. Une journée dans l'année ? Et après ? Toutes ces causes méritent, évidemment, une mobilisation permanente. Vous me direz qu'il s'agit là de moments intenses destinés à marquer les esprits, de coups de projecteur qui mettent en lumière les dysfonctionnements de la planète ou de la société, d'actions de sensibilisation qui n'interdisent pas une constante vigilance. On peut craindre, cependant, que ces prises de conscience épisodiques ne servent qu'à se donner bonne conscience, le temps d'une manifestation et à se complaire dans l'indifférence en attendant la suivante. Vieux débat que nourrit cette inflation "célébrationnelle", dont je me sors un peu trop facilement en me servant du confort de la prolepse qui me permet de réfuter, par anticipation, d'éventuelles objections. Une gourmandise littéraire !

Justement. Après les journées du patrimoine, la journée dans la nature et avant la journée du maire, voilà la semaine du goût. Une initiative du meilleur goût me semble-t-il. Il est des proverbes approximatifs qui puisent dans une pseudo-sagesse populaire leur réputation de vérités intangibles : "On ne discute pas des goûts et des couleurs". Et pourquoi pas ? Le sens du goût se forme, s'éduque, s'affine. Durant l'enfance, en particulier. De plus en plus, l'atomisation de la famille entraîne la déstructuration des repas. Voilà longtemps que les jeunes ont entamé une véritable révolution de palais. Finies les retrouvailles à heure fixe et les plats traditionnels. On mange sur le pouce et on s'en va du côté des "fast-food" peaufiner son obésité naissante à coup de hamburger ou de hot-dog. Au restaurant scolaire de Fouesnant, le responsable, Patrick Courrège, et son équipe accomplissent, quant à eux, un remarquable travail d'éducation culinaire. Tous les jours, ce sont 640 enfants et 70 adultes qui consomment des menus équilibrés, imaginés par une commission composée d'élus, de professionnels et de parents. Autant dire que cette semaine du goût n'est qu'un temps fort parmi d'autres. Patrick en a profité pour marier les saveurs : l'amer, le sucré, le salé, l'acide. Dans les assiettes de ce vendredi : salade d'endives aux noix, colin aux câpres et aux aromates et mousse au citron. Ce n'est pas gagné d'avance. Il y aura peut-être de la soupe à la grimace, en plus, sur certaines tables. Mais bon ! Ce ne sera pas une raison de se venger et de se goinfrer de sucreries en rentrant à la maison.

Au début du 19<sup>e</sup> siècle, beaucoup de danseuses qui avaient la morale aussi souple que l'échine se livraient à la prostitution, notamment à l'opéra. Cette pratique a laissé dans la langue française l'expression "entretenir une danseuse" pour désigner une dépense excessive et superflue. Est-ce le cas de Fouesnant veillant jalousement sur son "joyau" des Glénan ? André Bernard, l'un des représentants de l'opposition, s'est posé la question lors du dernier conseil municipal. Le débat, il est vrai, concernait un ambitieux programme de renouvellement des installations de production et de distribution d'énergie sur l'archipel, le tout précédé d'un audit chiffré à quelque 15 000€. Ce qui, apparemment, agaçait l'écu, c'est que nous parons la belle des plus beaux atours, mais l'ingrate semble parfois faire les yeux doux à d'autres prétendants. En termes sinon plus triviaux du moins plus directs : "Il y a des communes qui ramassent les bénéfiques et des communes qui ramassent les poubelles". En clair, Concarneau, Bénodet et leurs vedettes d'estivants d'un côté et Fouesnant avec ses déchets de l'autre. Il est vrai que l'appartenance des "îles" et de leur environnement ensorcelant au territoire fouesnantais n'a jamais été perçue par les médias comme une réalité d'évidence. Sans doute, la création du Centre nautique des Glénans (avec un s) et sa célébriissime école de voile, dans l'immédiat après-guerre, scellèrent des liens étroits entre la grande ville de la baie et les îles de Penfret et de Fort Cigogne où de jeunes pionniers apprenaient à apprivoiser la mer. Il faut dire qu'à une époque où l'essor du tourisme n'en était qu'à ses balbutiements, ces îlots désolés ne présentaient guère d'attraits, si ce n'est pour les pêcheurs qui garnissaient les viviers de Saint-Nicolas afin d'approvisionner en homards la maison Prunier de Paris. Nous en discutons, l'autre jour, avec Jacqueline Le Coz qui passa les premières années de son enfance, dans les années 20, à Drennec puis à Fort Cigogne. Ses parents qui y tenaient une ferme étaient locutudystes comme les fermiers de Penfret. Quant à ceux du Loch, ils venaient de Landéda. Point de Fouesnantais dans les parages.

Pas étonnant dès lors que les années passant, les Concarnois s'y trouvèrent en pays conquis. Récemment l'Institut National de l'Audiovisuel (INA) a proposé de visionner sur son site les images du Concarneau du passé. Sur la quinzaine de reportages sélectionnés, deux (avril 1958 et juillet 1992) concernent la pratique de la voile aux Glénan. Un troisième évoque le fameux projet de marina là où devait émerger plus tard Port-La-Forêt. Manifestement, il y avait de l'expansionnisme dans l'air. A Fouesnant, la vogue du tourisme insulaire imposant des investissements conséquents sur l'île Saint-Nicolas, on commença à la trouver saumâtre et ce n'est, bien sûr, pas par hasard que l'on se doit désormais de parler de Fouesnant-les Glénan. N'empêche. Dans le "Bretagne Magazine" consacré aux balades et randonnées 2009 dans notre région, il est conseillé de se renseigner à l'Office de Tourisme... de Bénodet pour se rendre aux Glénan. Quant au "Géo" du mois de juillet qui révèle les paradis secrets en Bretagne, il orne sa couverture d'une superbe vue où tous les amoureux de l'archipel auront reconnu le "lagon" aux eaux turquoise sur lequel paraît veiller, en toile de fond, la tour de Fort Cigogne. Le problème est que pas une ligne n'est consacrée aux charmes des Glénan à l'intérieur de la revue. Paradis secret ? On veut bien, afin d'éviter une nouvelle victime du tourisme de masse. Mais une danseuse se doit aussi de se dévoiler. Ne serait-ce que pour que l'on convienne que, pour elle, la dépense n'est ni excessive, ni superflue.

La semaine dernière, je dénonçais cet ostracisme dont semblait être frappée Fouesnant dès lors que l'on évoquait l'archipel des Glénan qui, curieusement, souffrait d'approximation géographique quand il s'agissait d'assurer la promotion touristique de la commune. Ce déficit de notoriété nationale (pour parodier une formule qui fit florès en son temps) avait fini par éliminer les élus fouesnantais. Ils étaient loin les temps où l'on se devait de suivre, les yeux fermés, des apophtegmes de style "Pour vivre heureux, vivons cachés". Fouesnant avait des richesses naturelles incomparables, il fallait le faire savoir. Surtout qu'il s'agissait du fonds de commerce d'une station qui revendiquait la qualité de son cadre de vie pour séduire de nombreux visiteurs, garants d'une économie florissante. Faut-il, pour autant, minorer l'impact calamiteux de la marée d'algues vertes et sous-estimer les effets désastreux des images de la plage du Cap-Coz engluée dans un magma nauséabond et disgracieux avant que n'intervienne la noria des tracteurs ? Non, bien sûr. Faut-il se réjouir, avec un rien de perversité, qu'on parle ainsi de Fouesnant (comme, hélas, de nombreuses autres communes) dans les médias et qu'on se livre au jeu incertain de la recherche des responsabilités ? Non, évidemment. Taire l'ampleur de ce désastre écologique que d'aucuns comparent déjà, par ses conséquences, à la funeste marée noire du pétrole de l'Erika, décrédibiliserait un discours et fragiliserait une politique axée sur les incomparables richesses de nos milieux naturels. Au-delà d'arrière-pensées politiciennes et de postures convenues, le constat s'impose d'évidence. Confronté au dysfonctionnement de son environnement, l'homme est plus que jamais comptable de ses errements. Dans le Pays Fouesnantais qui nous intéresse, au premier chef, il en va non seulement de notre cadre de vie mais aussi de l'activité économique (via le tourisme) et, bien sûr, des dépenses publiques.

Alors, que faire ? Depuis de nombreuses années, des études sont menées. Une convention a été signée avec les collectivités riveraines de la Baie pour mettre en place des activités préventives et limiter le flux d'azote entraînant la prolifération des algues sur nos plages. Comme dans toute démocratie, débats d'idées et confrontations d'opinions sont au rendez-vous. Mais, aujourd'hui, l'urgence impose que chacun se sente concerné et que tout le monde (y compris dans le monde agricole) joue le jeu. Face aux dérèglements planétaires qui se multiplient et à la crise qui s'installe, il faut agir groupé. "Il faut savoir se rassembler. Etre inventif, ingénieux, tenace et combatif. Des qualités qui n'ont jamais fait défaut à la Cornouaille" répétait, le Président de la Chambre de Commerce, Jean-François Garrec, en recevant, vendredi dernier, le monde de l'entreprise, de la culture et du sport en présence du grand Raymond Kopa. Apprendre du passé pour vivre le présent et préparer l'avenir. Une démarche que n'auraient pas désavouée les Jeunes Dirigeants d'Entreprise de Cornouaille, réunis, la veille, à Fouesnant, à l'initiative de Pascale Cherbonnel, Directrice de la blanchisserie des Ateliers Fouesnantais. "Rien ne sera plus jamais comme avant" y a-t-on entendu tandis que l'on évoquait les nouvelles notions d'économie verte et d'écologie industrielle. "Pour sauvegarder la planète, il faut remettre l'homme au cœur du débat" résumait Roger Le Goff en soulignant comment on avait su marier l'économie, le social et l'environnemental pour faire du Centre de Tri une réussite exemplaire. Seules la prise de conscience du danger et la mobilisation de tous les acteurs a permis de sauver les narcisses des Glénan et le goéland argenté a rappelé Lulu, animatrice nature de la commune et témoin décalée du débat. Aujourd'hui, le défi écologique est d'une autre ampleur mais les moyens pour y faire face restent les mêmes.

Certains l'auront sans doute remarqué en consultant le tableau récemment publié dans la presse (Ouest-France, dimanche 25 octobre), concernant les villes où résident les gens les plus riches dans le grand Ouest de la France. Si l'on s'en tient à notre département, le Pays Fouesnantais peut se hausser du col. Sur les dix communes du Finistère qui comptent le plus de foyers fiscaux dans la tranche de revenus la plus élevée, on trouve cinq des sept communes du canton : Bénodet, La Forêt-Fouesnant, Clohars-Fouesnant, Gouesnac'h et Fouesnant. Entendons-nous bien. Il s'agit là d'un pourcentage des contribuables qui sont les plus sollicités par l'administration fiscale. Il n'y a pas que des riches dans les communes susnommées. Mais, bon. A défaut de permettre des extrapolations, cela marque tout de même des tendances. Le Pays Fouesnantais est un espace où il fait bon vivre, où demeurent bon nombre d'habitants aux revenus confortables et où l'on vient fréquemment passer une heureuse retraite après y avoir construit une résidence secondaire dans un cadre de vie privilégié. C'est ainsi, tout au moins que, vu de l'extérieur, est perçu le canton et, en particulier, sa partie littorale. Une vision que semble, d'ailleurs, conforter le classement mentionné. Ce n'est certainement pas par hasard si les deux communes qui n'apparaissent pas aux premières places (Pleuven et Saint-Evarzec) sont les plus rurales du secteur. Alors, Pays Fouesnantais, Pays de cocagne ? Si l'on en croit les chiffres de l'INSEE (Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques) qu'est venu commenter il y a 15 jours, Bernard Le Calvez, directeur régional et enfant du pays, à l'initiative de la Communauté de Communes, la vérité paraît plus contrastée.

C'est le genre de réunion où l'on a tendance à se rendre à reculons, persuadé de succomber, à mi-parcours, sous une avalanche de chiffres, de taux, de pourcentages, d'indices. Et pourtant l'analyse de ces énumérations fastidieuses peut se révéler riche d'enseignements et corriger bien des idées reçues. Une confirmation, d'abord. Nous connaissons une croissance démographique forte. Entre 1962 et 2006 (date des recensements), la population du Pays Fouesnantais a plus que doublé (de 11552 à 26263 habitants), avec des mouvements migratoires très favorables (beaucoup plus d'arrivées que de départs). Et il n'y a pas que des "seniors" à être attirés par le canton. Les 25-60 ans sont, de loin, les plus nombreux. Ils exercent souvent des professions intermédiaires ou sont employés. Pas exactement l'image du riche oisif que l'on croyait reconnaître chez les nouveaux venus. D'ailleurs, heureuse surprise, l'emploi a explosé dans le canton de Fouesnant, augmentant de 67% entre 1990 et 2006 (et un emploi sur trois est occupé par un ouvrier). Je m'étais promis de ne pas vous abreuver de chiffres dans cette chronique mais je vais tout de même vous en fournir quelques derniers qui n'ont rien d'anecdotiques. 1200 Fouesnantais travaillent à Quimper, 200 à Concarneau, 350 dans les autres communes du canton. Croissance démographique, vieillissement programmé de la population, mobilité professionnelle... Alors que les problématiques posées par la gestion du foncier, l'aménagement du territoire, l'économie de l'énergie, la préservation des espaces naturels et les besoins des personnes âgées vont être, de plus en plus, au cœur des débats, les élus se doivent dès maintenant de tirer les conclusions de ces nouvelles données et de les traduire en actes. Plus que jamais, il leur faut maîtriser le présent et concevoir l'avenir. C'est à ces deux conditions que l'on continuera à vivre heureux dans le Pays Fouesnantais.

Je suis sensible à la permanence des choses. L'Histoire n'est trop souvent qu'une vaine et cruelle agitation dans la grande trame de la vie. Tandis que Roger Le Goff, donnant encore plus de solennité à la commémoration de l'armistice de 1918, passait en revue les jeunes de la Préparation militaire marine de Guy Varron, au pied du monument dédié aux fusillés de Moustierlin, je n'entendais, dans le petit matin frileux, que la rumeur de l'océan tout proche, psalmodiant une litanie sonore toujours recommencée. Alors que le maire de Fouesnant, pour la première fois de la matinée, transmettait le message du secrétaire d'Etat à la défense et aux Anciens Combattants, se félicitant de la réconciliation franco-allemande, je ne pouvais m'empêcher de penser que c'était le même murmure des flots qui accompagnait les 17 suppliciés du 15 mai 1944 quand claquèrent les coups de pistolet. On sait, grâce à l'ouvrage de Jean-René Canévet ("La guerre 1939-1945 à Fouesnant") qu'il n'y eut pas de témoins directs de la fusillade, que la plupart avaient été arrêtés au Faou, qu'ils étaient emprisonnés à Saint-Charles à Quimper et qu'il n'y avait pas de Fouesnantais parmi eux. Alexis Baccon de Beg-Meil sera fusillé et enterré, deux mois plus tard, à quelques mètres. Mercredi matin, à Moustierlin, le ciel était voilé de tristesse et n'avait pas l'éclat de ce printemps funeste de 1944. On s'en alla, comme le veut la tradition vers le centre-ville, on s'arrêta sur la place des Anciens Combattants, on descendit au Monument aux morts de la place de l'Eglise, on écouta, à nouveau, à deux reprises, le message du ministre mais l'émotion, elle, était restée à Moustierlin. Parce que ce coin de dune symbolise, à tout jamais, la barbarie nazie dans toute son abjection.

Certes, ce 11 novembre commémore la fin de la première guerre mondiale mais, mercredi, il marquait la volonté, en se souvenant des deux drames du 20<sup>e</sup> siècle, de bâtir l'Europe unie de demain. A cette occasion, j'aurais aimé que l'ensemble des élus du conseil municipal (selon leur disponibilité), porteurs de nos valeurs communes, viennent par leur présence, souligner que l'oubli des errements du passé est le plus sûr moyen de les réitérer à l'avenir. J'aurais aimé que les sept maires du Pays Fouesnantais (et non trois seulement) viennent se recueillir à la pointe de Moustierlin avant de s'en aller honorer leurs morts dans leur commune. Je suis sûr que, n'eût été la distance séparant les deux villes, Rolf Cornelissen, le président meerbuschois du jumelage franco-allemand aurait été aux côtés de Jean-Pierre Bazin, son alter ego fouesnantais pour réaffirmer une amitié désormais indéfectible. Les enfants des écoles, quant à eux, étaient bien là et c'est l'essentiel. Par deux fois, les jeunes élèves de Kerourgué, dominant le vrombissement des voitures insoucieuses, interprétèrent la Marseillaise à capella. Celle-là même qu'affirme avoir entendu un cultivateur des environs, ce 15 mai 1944, entonnée par des jeunes gens qui savaient qu'ils allaient mourir. Avant que n'éclatent les coups de feu et que ne s'installe un silence seulement brisé par le ressac de la mer.

C'est dans la plus parfaite indifférence que, cette semaine, les employés municipaux ont ramené les trois poneys qui avaient pris leur quartier de printemps et d'été dans le polder de Moustierlin, à Penfoulic où ils passent l'hiver à l'abri, en compagnie de leurs sept congénères qui y broutent à l'année. Fouesnant est, sans doute, la seule ville de la région à posséder un troupeau communal de poneys chargés d'entretenir les espaces naturels et d'aider l'homme à maîtriser la végétation. Chez nous, on fait encore dans le pastoralisme et les poneys, ce sont nos tondeuses écologiques. Dans ce troupeau, seule Fanny pourrait se souvenir, avec nostalgie, de l'archipel des Glénan où elle vivait en liberté, dans les années 80, avec une quinzaine d'autres poneys sur l'île du Loch. Pourtant, la situation n'était guère brillante. Les méfaits provoqués par la consanguinité et l'âpre lutte que se livraient les mâles des deux clans se traduisaient par un taux de mortalité élevé. Un univers imitoyable qui poussa Tarzan à traverser le bras de mer et à aller se réfugier sur l'île St-Nicolas pour échapper à la vindicte de ses rivaux qui l'avaient condamné à mort. Un remède de cheval s'imposait : le rapatriement sur le continent. Cette entreprise à hauts risques fut préparée avec minutie et en grand secret par la municipalité. L'opération "Cheval de retour", véritable action de commando, fut déclenchée le jeudi 8 août 1991. Cela allait être une belle et grande journée où les événements prirent une tournure épique et les hommes, des postures de héros. Assurément, le plus haut fait d'armes des employés municipaux d'après-guerre. A 6 heures du matin, la vedette de la commune met le cap sur les Glénan, traînant la barge de SOS Plongée de Concarneau. Des flotteurs spéciaux ont été aménagés. Huit hommes sont à bord. Deux heures et demie plus tard, une autre vedette quitte Port-La-Forêt avec cinq personnes dont deux vétérinaires et Jean Puloch, adjoint au maire, qui supervise l'opération. Seulement voilà. Une chose est de décider du retour des poneys, une autre chose est de les faire revenir. Dans un décor de paradis, les participants connaîtront l'enfer.

Les équidés, se voyant encerclés, vont faire tourner les employés communaux en bourriques. On tente la tendresse, la caresse dans le dos. Les petits poneys montent sur leurs grands chevaux. Il faut sortir les fusils hypodermiques. La confusion est telle que c'est miracle qu'aucun employé n'ait reçu une flèche dans l'arrière-train. Bien que touchés, les petits chevaux demeurent vaillants. L'heure est au lasso. On va vivre des scènes d'anthologie. Dans la mêlée, plusieurs hommes se retrouvent ficelés. L'ardeur d'un poney faiblit. Un membre de l'équipe commet l'erreur fatale de l'encorder à son poignet. La bête repart, entraînant, dans son sillage, l'homme à plat ventre. Des témoins dignes de foi assurent que ses collègues, médusés, le verront passer devant eux, à deux reprises, glissant d'un bout à l'autre de l'îlot. Osons l'hyperbole. En cet été de sécheresse, on crut que les étincelles qui jaillissaient du frottement conjugué des sabots de l'animal et des godillots de l'homme allaient embraser l'herbe rase qui recouvrait le Loch. La seringue du vétérinaire eut raison des trois mâles. Au bord de la plage, on cerne trois femelles pour les faire passer de la berge à la barge. Les trois poneys préfèrent la fuite par la mer. Les hommes, lassés, laissent leurs lasso et plongent pour une improbable course-poursuite marine perdue d'avance. Les femelles finiront par se rendre. Le retour sur la terre ferme que l'on pouvait imaginer périlleux se passa, dit-on, sans problème. Quand la barge accosta à la cale de Moustierlin, douze heures après son départ, l'équipage eut la surprise d'être accueilli par le maire, Roger Le Goff, et de nombreux élus. Devant un tel aréopage, les poneys eurent le bon goût de ne pas en rajouter et montèrent paisiblement dans les bétailières pour s'en aller vers Penfoulic, leur nouveau lieu de résidence. Les employés municipaux eurent le triomphe modeste et rentrèrent vite chez eux avec le sentiment du devoir accompli. Il arrive même aux héros d'être fatigués.

On n'y pense même plus. On saisit la télécommande et on s'assoit dans son fauteuil. Sur l'écran, on regarde alors défiler les images qui racontent des histoires que l'on a pensées pour nous, des émissions qui vont forcément nous distraire (avec rires préenregistrés pour signaler les moments les plus "désopilants" du spectacle), des reportages qui vont nous émouvoir avec juste ce qu'il faut de tension dramatique dans la voix du présentateur pour nous convaincre de l'intensité de l'instant. Passif, on subit. Tout est formaté pour ce prêt-à-consommer, pour nous conditionner, pour nous persuader qu'ainsi, elle est plus belle la vie. Vie ou ersatz de vie ? Soudain, en effet, le doute s'installe, l'outrance véhiculée ses propres limites. On se dit alors que l'être humain, sa vérité, sa place dans la société, ne peuvent pas se limiter à ces gestulations. Alors, on se souvient d'avoir rencontré l'authenticité des rapports humains dans quelques lieux improbables du Pays Fouesnantais. Le Théâtre du Miroir y jouait "Lysistrata", la pièce d'Aristophane, vieille de 2500 ans. Il y fustigeait, déjà, la bêtise des hommes et tout d'un coup, les villageois sommairement installés sur quelques bancs (comment ne pas penser aux gradins en pierre d'Epidaure ?) découvraient que le théâtre, c'est la vie. On se souvient de ces jeunes élèves du collège Saint-Joseph qui, s'initiant à la pratique théâtrale, se découvrent eux-mêmes et puisent dans cette rencontre les conditions d'un plein épanouissement. On se souvient, enfin, de s'être retrouvé en compagnie d'une trentaine de personnes lors de cette "Petite veillée funèbre entre amis", fantastique concentré d'humour noir. Les actrices, superbes, sortent du public. Se révèlent toutes les hypocrisies, toutes les impostures de l'âme humaine. Mais on rit sans honte parce que c'est de soi-même que l'on rit. Le mort est mort, vive la vie. Et, on trinque au champagne, plus spect-acteur que spectateur, suivant l'heureuse formule de Frédéric Pinard, l'avisé directeur de l'Archipel.

Justement, jeudi soir, je suis allé à l'Archipel parce que si le théâtre vient vers nous, il faut aussi aller vers lui. La salle de Fouesnant est la seule salle du Finistère à avoir été retenue comme «scène territoriale» et à être ainsi soutenue par la DRAC (Direction Régionale des Affaires Culturelles), le Conseil Général et la Région. Une reconnaissance évidente pour le directeur de l'Archipel, ses collaborateurs mais aussi pour Yann Denécé, responsable du Théâtre du Miroir, compagnie associée, en résidence à Fouesnant depuis deux ans. Donc, jeudi, on y jouait "Un laborieuse entreprise" de l'auteur israélien, Hanokh Levin. Elle avait déjà été présentée deux fois l'an dernier mais je l'avais ratée. Sans doute y avait-il un match de foot à la télé. (Personne n'est parfait. Mais, au foot, au moins, on sait que c'est un jeu et qu'il y a des règles à respecter. Du moins, c'est ainsi que c'est prévu au départ !) «Une laborieuse entreprise» ? Une gigantesque scène de ménage où l'homme apparaît dans sa cruelle et misérable condition. Solitude, lâcheté, fanfaronnade, compromission. L'homme est nu. Et si, musique il y a, c'est celle de la dérision et non la rengaine des annonceurs publicitaires. Quand les lumières s'allument, les anges s'en sont allés. Il nous reste au cœur, cette légèreté, cette gratitude que l'on éprouve quand, au détour d'une conversation, d'un article, d'une pièce, d'un livre, une personne nous donne la sensation d'être un peu plus lucide, un peu plus intelligent. N'est-il pas là le bonheur que l'Archipel nous demande de définir pour la fin de l'année ? On pousse la porte d'une salle. On s'installe. Le rideau s'ouvre. Il ne reste plus qu'à s'immerger dans la grande aventure de la vie, de la vraie vie. Une laborieuse mais exaltante entreprise.

Avez-vous remarqué ? Les bidons s'en sont allés. Sans tambour ni trompette. Rappelez-vous. Leur arrivée, en fanfare, avant la saison, pour agrémenter les espaces verts fouesnantais, avait suscité une certaine cacophonie jusque dans les rangs de la municipalité. C'est tout juste si la station ne fut pas qualifiée de "bidon-ville" tant la pyramide bleue du Roudou, ornée de sternes blanches et la théorie des figures grimaçantes, près de Bréhoulou, exacerbèrent les passions. Les partisans des parterres contre les contempteurs de plates-bandes. C'est que le sujet était d'importance. Quand on ambitionne de séduire l'estivant en lui faisant le coup du charme, il ne faut pas risquer la faute de goût. Et il est plus facile de s'en tenir au confort de la décoration convenue que de se lancer sur les chemins aventureux de l'innovation un rien provocatrice. Jean-Pierre Gadiollet, responsable du fleurissement de la ville, et son équipe (dont le remarquable dessinateur Michel Méron) ont osé l'originalité. Et, apparemment, si l'on s'en tient aux centaines de photos réalisées à l'heure des vacances, les touristes n'y ont pas été insensibles. Ils sauront se souvenir de ce clin d'œil humoristique car c'est l'habitude qui nourrit l'indifférence. D'ailleurs, nous aussi, nous nous étions habitués à ces bidons récupérés au fond d'un fossé pour tenir le haut du pavé. La preuve ? Bien qu'empruntant cette route quotidiennement, j'ai mis près d'une semaine à m'apercevoir que les sternes s'étaient envolées et que les têtes à la pilosité fleurie s'étaient évanouies. Quant à Jean-Pierre Gadiollet, il ne compte plus les messages de félicitation et les demandes de conseil provenant d'élus de tout l'Hexagone qui, cet été, ont ralenti et souri en passant du côté de Fouesnant.

Au fait, pourquoi revenir, alors que se profilent l'hiver et ses rigueurs, sur ces aimables péripéties estivales ? Tout simplement, parce qu'il y a trois semaines, à l'occasion de la remise des prix du concours régional des Villes et Villages fleuris 2009, Fouesnant est l'unique commune de Bretagne à avoir été proposée pour la "4<sup>e</sup> fleur" en 2010. Dans le Finistère, seules les villes de Brest et de Quimper sont parvenues à ce stade d'excellence. Et, figurez-vous, qu'à cette occasion, on a appris que c'est l'audace de ces décorations fouesnantaises qui a poussé le jury régional à sélectionner notre station pour cette distinction prestigieuse. "Etonnez-nous" semblaient dire les spécialistes qui, durant leur périple, n'ont cessé de se gaver de gazons rasés de frais et de rangées d'arbres alignés au cordeau. Jean-Pierre Gadiollet a donc osé. Et, cerise sur la gâteau, il a reçu le prix du meilleur jardinier de Bretagne. Pas de quoi émoustiller le bonhomme qui, dans une autre vie, à Créteil, a reçu le grand prix du fleurissement et, récompense suprême, a été lauréat européen. Il sait que dans l'univers de l'art, les réprouvés d'hier (impressionnistes, fauves, cubistes ...) sont les classiques d'aujourd'hui, que dans la vie, l'utopie d'aujourd'hui peut être la réalité de demain. Il sait aussi qu'une proposition pour une "4<sup>e</sup> fleur", ne signifie pas automatiquement son obtention. Quand le jury national passera durant l'été prochain, il sera sensible à l'ensemble du cadre de vie fouesnantais. C'est le travail de toute une équipe qui sera jugé. A coup sûr, le "meilleur jardinier breton" remettra l'imagination au pouvoir et, on peut s'attendre, au cœur de nos espaces verts, à d'inattendues compositions. D'un autre tonneau, évidemment.

Située aux confins de Fouesnant et de Bénodet, près de la Mer Blanche, la chapelle Saint-Sébastien est, assurément, la plus modeste de la commune. Elle ne possède ni la somptuosité architecturale de Sainte-Anne, ni le rayonnement historique de Kerbader. Est-ce une raison, pour autant, de l'abandonner à son triste sort ? Voilà de nombreuses années, en effet, que cet édifice du XV<sup>e</sup> siècle menace ruine. Seule, la pose d'étais par les employés municipaux (voilà près de 10 ans !), empêche un des murs, porteur d'un superbe bénitier, de s'écrouler. La charpente ne supporte guère plus la toiture et l'on craint, à tout moment, l'affaissement. Inutile de dire qu'il y a belle lurette que l'accès de la chapelle est interdit au public. Désormais, seul le lierre s'échappant des contreforts s'en va à la conquête de l'humble clocher et de sa cloche qui, dit-on, avait tant sonné à l'heure de la Libération, qu'elle finit par se rompre. Une inscription atteste qu'elle fut remplacée en 1952. Face à la dégradation constante et à la disparition prévisible de cet élément précieux de notre patrimoine culturel commun, des voisins finirent par s'émouvoir et créèrent une association en 2001 pour entretenir les abords de la chapelle et œuvrer à sa restauration. Depuis, chaque troisième jeudi du mois de mai, ils sont une quarantaine à organiser un pardon en plein air, à mettre sur pied un petit marché de productions locales à la mi-juin. Mais la chapelle poursuit sa lente agonie. Pourquoi un tel immobilisme ? Lassitude des uns ? Indifférence des autres ? La réalité est plus contrastée. Il semblerait que, durant de nombreuses années, on se soit fourvoyé dans un invraisemblable imbroglio juridico-administratif car nul ne savait qui était le propriétaire de la chapelle. En 2006, enfin, elle devint propriété communale. Et depuis ? Depuis, rien. Ou plutôt si, du nouveau. Depuis mardi soir, exactement.

Lors du conseil municipal, c'est à l'unanimité que les élus ont, enfin, décidé de restaurer la chapelle Saint-Sébastien pour 150 000€. Reste, bien sûr, à financer les travaux. En principe, la moitié des dépenses est couverte par les subventions des collectivités, l'autre moitié du financement étant assurée par la Fondation du Patrimoine, par le biais d'une action de mécénat populaire. Mais, Nathalie Conan, la conseillère générale, a jeté un froid dans l'assistance en laissant entendre qu'en ces temps difficiles, l'assemblée départementale pourrait avoir d'autres priorités. Les croyants prieront tous les saints du Ciel pour qu'ils soient sensibles à la détresse de leur collègue. Inaccessible, pour l'heure, au commun des mortels, la statue du saint martyrisé, quelque peu fruste, dans son humble niche, perpétue la tradition qui fait de ce capitaine de la garde prétorienne romaine, converti au christianisme, l'une des figures les plus représentées de l'iconographie religieuse. On raconte qu'agacé par son prosélytisme, l'empereur Dioclétien le condamna à être supplicié par sagittation (mourir sous les flèches des archers). On raconte aussi que ces archers épargnèrent volontairement les zones vitales. L'effigie fouesnantaise, dans la simplicité de la sculpture populaire est aux antipodes du céléberrime tableau du Louvre de Mantegna qui, osant un corps d'éphèbe alangui, que désavoue un visage torturé, fait fantasmer historiens d'art et esthètes subjugués par l'ambiguïté érotique de la représentation. Pourtant du côté de Henvez, à Fouesnant, on retrouve ce corps criblé de onze flèches, réputé protéger la population contre la peste. Et on a le sentiment que si l'incurie des hommes et les aléas du climat devaient se conjuguer encore longtemps, se forgerait ainsi la douzième flèche qui mettrait définitivement à terre l'ancien soldat romain, l'édifice qui l'abrite et une partie du patrimoine local que nous nous plaignons tant à mettre en avant.

Autant vous le dire tout de suite. Je ne me suis jamais vraiment trouvé dans l'urbanisme approximatif du centre-ville de Fouesnant. Cette artère centrale étriquée où le soleil s'invite chichement lorsque le ciel bleu daigne prendre ses quartiers d'été du côté de la Cornouaille mais où le vent piquant s'engage avec avidité aux jours mauvais de l'arrière-saison n'incite guère à la flânerie. Et l'exiguïté du passage ne favorise pas la présence des espaces de vie où l'on aimerait à s'attarder s'il existait une animation méritant de capter notre attention. S'étirant mollement vers le bas du bourg, elle feint d'ignorer cette immense place-parking qui n'en finit pas de chercher son âme, honteuse de faire ressurgir à notre mémoire ces improbables esplanades dont s'enorgueillissaient les démocraties populaires (sompptueux pléonasme) lorsque le Rideau de Fer nourrissait les paranoïas et anéantissait les rêves enfouis. Elle vient, enfin, agoniser, sur une placette, figée autour de son église, que seul parvient à sortir de sa torpeur, le branle des cloches accompagnant les heures, les joies et les peines de l'existence. Et puis, viennent les fêtes de fin d'année. Les commerçants préparent les lampions, imaginent des spectacles de rue, organisent des défilés, proposent des boissons chaudes, inventent des contes pour les petits, convoquent chanteurs et danseurs pour allumer des foyers de convivialité dans le froid de l'hiver. Les arbres de la grande place en scintillent de bonheur et l'austère église romane consent à revêtir un manteau de lumière pour se mettre au diapason de la voie principale. La municipalité a fini par la dérider en l'ornant d'un dais lumineux qui démultiplie l'espace, chatoie, s'esquive, étincelle et subjugue le passant. Comme le dit Bohringer, une ville c'est beau la nuit quand on peut la regarder avec les yeux de l'enfance.

Il y a des enfants, justement, qui, en cette fin d'année, auront des lumières plein les yeux. Grâce au CCAS (Centre Communal d'Action Sociale), aux bénévoles de la banque alimentaire, aux membres de "Noël pour tous", ils seront 25 à recevoir un cadeau de Noël alors que les attendaient des sabots désespérément vides. Contrairement à ce que laissaient accroire certaines statistiques, Fouesnant n'est pas qu'une ville de nantis. La détresse se terre aussi derrière de nombreux volets clos. En détaillant les bilans des services sociaux, on s'aperçoit que les femmes seules, abandonnées, les personnes âgées, isolées, sans ressources, sont de plus en plus nombreuses dans la commune. L'an dernier, 41 personnes étaient aidées régulièrement. Cette année, elles sont 55 à recevoir un colis alimentaire, chaque mois. Des personnes à la rencontre desquelles il a fallu souvent aller parce que même (surtout ?) dans la misère, on tient encore à sa dignité et on redoute les blessures d'amour-propre. Pas d'assistance systématique mais une solidarité au quotidien qui permet d'éviter les coupures de chauffage, d'électricité, d'assurer à chaque enfant un repas à la cantine. A l'heure où la ville s'éclaire (les nouvelles technologies donnent l'opportunité de diviser la consommation d'énergie par deux) pour symboliser le temps de la fête et de l'entraide, certains visages s'illumineront, d'un éclat sans doute fugitif, en constatant que le paquet mensuel s'est lesté de quelques friandises, chocolats ou verrines. Et l'on se prend à rêver. Pourquoi ne serait-ce pas plus souvent Noël dans les rues et dans les cœurs ? "Rêve de grandes choses, cela te permettra au moins d'en faire de toutes petites" disait Jules Renard.

Pour ce dernier rendez-vous de l'année, j'ai envie de vous raconter une histoire qui ressemble, un peu, à un conte de Noël. Au début de ce mois de décembre, Joël a été invité à Brest, à l'occasion de la dernière campagne de la "Jeanne d'Arc", le mythique bateau de la Marine Nationale qui a parcouru les mers du globe durant 45 ans. Il est venu témoigner, sur France 3 Ouest, d'un des épisodes qui a contribué à créer la légende du fameux porte-hélicoptères et dont il a été un des acteurs privilégiés. Joël, c'est Joël Chandelier, conseiller municipal de Fouesnant, une ville où il a posé son sac un peu par hasard, à la fin des années 80, après avoir bourlingué, près de 30 ans durant, sur tous les océans du monde. Responsable de la prévention des risques et de la sécurité, à bord de multiples navires, ils lui auront permis de côtoyer les cinq continents. Nous sommes en 1988. Après un passage à l'état-major de la Marine, à Paris, Joël Chandelier a été affecté sur la "Jeanne". Rêve de tous les marins et promesse de toutes les aventures. Justement, sous l'influence de Danielle Mitterrand, épouse du Président de la République, qui a créé la fondation "France-Libertés", le porte-hélicoptères se voit confier, pour la première fois, des missions de type humanitaire. Au Vietnam, c'est le drame et les "boat-people" fuient, par centaines, les horreurs perpétrées par le nouveau régime après la réunification du pays. Dans la mer de Chine, entre Manille et Singapour, la "Jeanne" tente de récupérer ces jonques fragiles, victimes potentielles des gardes-côtes, des pirates et des fortunes de mer. Les recherches s'avèrent vaines et le navire s'apprête à rentrer au port quand une fumée lointaine attire l'attention de l'équipage. Ils sont 40 à bord d'une frêle embarcation où l'on n'a plus d'eau depuis cinq jours. Joël Chandelier qui fait partie de l'équipe chargée d'accueillir les réfugiés, n'a pas oublié. C'était le 4 avril 1988. Il prend dans ses bras une petite fille de trois ans et demi, Thikim, qui le fascine par sa vitalité. La photo fera le tour du monde. Il promet à son père, à sa mère et à son frère de ne jamais les laisser tomber s'ils choisissent de venir s'installer en France. La plupart veulent, en effet, s'en aller aux USA. Avant de les confier à Bernard Kouchner et à Jean-François Deniau, il leur donne son adresse à Brest.

Joël Chandelier les retrouvera en rentrant de mission, à Rennes, où il accepte de devenir le "papy" des enfants et sera, désormais, leur guide et leur recours dans la jungle des tracas professionnels et des contraintes administratives. Depuis 20 ans, il partage leurs joies et leurs peines, surtout depuis que le papa est mort, prématurément, à Saint-Brieuc, parce qu'il a trop demandé à son cœur pour faire vivre décemment sa famille. Thy Nuong, la maman, tient maintenant un restaurant à Paimpol où Joël est toujours le bienvenu. L'autre jour, il l'a retrouvée sur le pont de la "Jeanne" et son fils, Quoc Thuan, qui avait six ans en 1988, a parlé de "Papy Joël". Le Fouesnantais a eu beaucoup de mal à cacher son émotion et la complicité, plus de 20 ans après cette promesse formulée dans l'effervescence d'une improbable rencontre, était palpable. Aujourd'hui, cet éternel déraciné qui s'est fixé, apaisé, à Fouesnant, s'est investi dans la vie municipale après avoir animé les festivités de Kerbader et présidé le Comité des fêtes. A ce titre, il a été nommé "correspondant défense" de la commune. Cela lui donne l'occasion, entre autre, d'aller à la rencontre des élèves dans les écoles, d'évoquer ces gens qui ont sacrifié leur vie pour que l'on puisse vivre en liberté. Joël leur parle du devoir de mémoire. Un sujet qui, on s'en doute, lui tient beaucoup à cœur et qu'il conjugue au quotidien.

“Bonne et heureuse année”. La coutume veut que nous placions le nouvel an qui débute sous le double signe de la joie et de l’espoir. L’expression, bien sûr, relève plus de l’incantation obligée que de l’optimisme partagé. L’expérience nous apprend, en effet, à nous préparer à vivre des jours de grisaille plutôt qu’à imaginer la vie en rose. Il suffit simplement de regarder la télévision, d’écouter la radio ou de parcourir les journaux : l’avenir incertain de la planète, les femmes battues, la grippe A (au fait, qu’est-ce qu’elle devient celle-là ?). Et puis la crise, encore la crise, toujours la crise. De quoi générer un climat anxigène qui alimente notre mal-être au quotidien. Et pourquoi ne couperions-nous pas le robinet des informations médiatiques et n’irions-nous pas prendre des nouvelles ailleurs ? C’est la question que se sont posée Frédéric Pinard, directeur de l’Archipel et Yann Denéçé, le directeur du Théâtre du Miroir (la compagnie associée au Centre des Arts et des Congrès). Et de préciser le fond de leur pensée : “Et le bonheur dans tout ça ?”. Dès l’automne, de grandes boîtes ont été installées aux quatre coins de la commune. Les Fouesnantais ont été invités à glisser de petits billets où ils évoquaient les moments heureux qu’ils ont vécus durant l’année écoulée. Des moments qui n’auront jamais les honneurs des médias mais qui participent également à tisser la trame de la vie de chacun. Réflexions savantes, propos ingénus, confidences émouvantes : la population a répondu et l’Archipel a voulu se faire l’écho de ces aveux de tendresse, de ces instants d’insouciance, de ces joies complices. De ces petits bonheurs, tout simplement.

Mercredi soir, c’était “ambiance cabaret” du côté de l’espace-bar où les “spectateurs” convives arrivaient avec leurs tartes ou leurs salades, non sans avoir dû se brosser consciencieusement les pieds avant d’entrer dans la salle, encadrés par “le service de décontamination du malheur”. Emphase des propos, amplification des gestes, fantaisie de la musique. La soirée est volontairement théâtralisée. L’odeur du vin chaud flotte sur ce rendez-vous de la convivialité. Des éclats de poésie vont se nicher jusqu’aux plis des nappes. Suggestions pour les accommodations des plats : un poème d’amour susurré à l’oreille, un baisemain à l’ancienne, un geste déplacé, une pensée élevée..... Et puis, l’on pioche dans le secret des ravissements fouesnantais. Pas de considérations philosophiques sur la conception de la félicité suivant les civilisations et les religions. Non, le quotidien s’égrène au petit bonheur : l’éblouissement d’une fillette comprenant ce qu’est un millimètre, la douceur d’une soirée de juin en compagnie d’un plat de langoustines et d’un verre de vin blanc, le vent du large caressant le visage lors des dernières balades de l’été sur les plages de Fouesnant. Douceur de la vie en famille, solidité de l’amitié, générosité de la nature. Parfois, l’émotion noue la gorge. Le bonheur naît au cœur du malheur. Au bout de la solitude, l’épanouissement personnel. Au crépuscule de la vie, l’amour plus fort que la mort. Mais déjà le piano et l’accordéon rythment la farandole des desserts. Quand on sort de la salle, on se dit que, face à ces forces obscures qui ne cessent de fomenter des complots et de conspirer contre notre droit légitime à la quiétude, nous pourrions être, malgré tout, les acteurs de notre propre bonheur. Quand je suis arrivé chez moi, sur l’écran défilaient les ultimes images des danseuses du “Crazy Horse”. J’avoue, qu’ensuite je ne me suis pas attardé à écouter les dernières “infos” du journal télévisé du soir.

Dans la grande salle à manger de l'établissement d'hébergement des personnes âgées de Coat Ar Vorch, l'heure est à la fête. Il est midi et monsieur le maire, accompagné de ses adjointes aux affaires sociales, vient présenter ses vœux. Alors que le frimas dessine des arabesques de givre dans les jardins de la résidence, les murs de la salle ruissellent de couleurs chaudes. Le personnel pléthorique (42 personnes) ne porte pas de blouses blanches. On n'est pas à l'hôpital et, à Coat Ar Vorch, on entend faire chanter les coloris qui célèbrent la vie. La vieillesse n'est pas une maladie et le Centre ne se contente pas d'héberger les seniors. Au-delà de l'accueil, il y a l'écoute, l'animation. D'ailleurs, alors que le maire passe de table en table, un pensionnaire y va de son poème dédié à un amour de jeunesse. Il sait y faire, Roger Le Goff. Les prénoms viennent naturellement. Les poignées de mains sont appuyées. Un petit mot en breton pour l'un, une allusion à la famille pour l'autre. Apparemment, ici, on aimerait bien le voir plus souvent pour casser le cours d'une vie trop prévisible, se donner l'illusion d'arrêter, un instant, le temps qui s'enfuit. La moyenne d'âge, à Coat Ar Vorch, est de 89 ans. Il y a quatre ans, elle n'était que de 85 ans. Ici, comme à Ty ar C'Hoad, à Pleuven, où se trouve l'autre EHPAD (Etablissement d'Hébergement pour Personnes Agées Dépendantes) de la Communauté de Communes du Pays Fouesnantais, l'allongement de la durée de la vie est vécu au quotidien. A Fouesnant comme à Pleuven où l'on dispose de 70 lits (par établissement) les listes d'attente s'allongent : une trentaine pour Coat Ar Vorch, près de 80 pour Ty ar C'Hoad. Des chiffres qu'il faut sans doute nuancer, certaines familles faisant simultanément des demandes dans les deux structures. N'empêche. Si la vieillesse n'est pas une maladie, c'est une fatalité et, comme ailleurs, le Centre Intercommunal d'Action Sociale doit s'approprier à relever de grands défis à l'avenir.

En 2007, une étude globale sur le troisième âge, "Bien vieillir en Pays Fouesnantais", a permis de faire un état des lieux, d'analyser les demandes et les besoins, de cibler les actions : créer et gérer des logements groupés qui permettront le maintien du lien social, favoriser l'accès aux informations, mettre en place des navettes pour faciliter les déplacements, développer l'hébergement hors domicile (accueil de jour, accueil temporaire...), promouvoir le bénévolat. A ce titre, la Communauté a fait l'acquisition de deux véhicules et une vingtaine de jeunes retraités regroupés au sein d'ADS7 (Aide au déplacement des seniors dans les sept communes) esquissent aujourd'hui cette politique de solidarité qui sera indispensable demain. Depuis le mois de juillet, le Centre Local d'Information et de Coordination (CLIC) permet aux anciens de mieux se guider dans les arcanes des divers services proposés. Reste, bien sûr, à réaliser cette nouvelle Maison de retraite, maintes fois annoncée, plusieurs fois victime d'imbroglios administratifs mais toujours fortement espérée par les personnes âgées et leurs familles. Ses 88 lits devraient être mis à la disposition de la population en 2012. Il ne faudra pas s'attarder en route car les récents chiffres de l'INSEE confirment que la population du 3ème âge va considérablement augmenter. Au dernier repas des anciens, 1397 invitations avaient été lancées aux Fouesnantais âgés d'au moins 73 ans. Dans le passé, certains s'étaient offusqués qu'on puisse les considérer comme seniors dès 70 ans. "Le dramatique de la vieillesse, ce n'est pas qu'on se fait vieux, c'est qu'on reste jeune" écrivait Oscar Wilde. Le corps peut bien avoir ses petites misères, la tête, elle, souvent, demeure lucide. La doyenne de Fouesnant, Anne-Marie Hémon, a fêté ses 104 ans, le 8 octobre dernier. Roger Le Goff n'a pas pu être présent, ce jour-là. La Beg-Meiloise a fait savoir, en ce début d'année, qu'elle espérait toujours recevoir la visite du maire pour qu'il lui présente ses vœux. Aujourd'hui, ils sont de plus en plus nombreux à entrer dans l'âge sans vouloir, pour autant, sortir de la société.

Lorsqu'on procède à des sondages afin de savoir quelles sont les raisons qui poussent les gens à ne pas venir passer leurs vacances en Bretagne, on obtient toujours les mêmes réponses : les conditions climatiques et l'absence d'animations. La peur de l'ennui, en somme. Le syndrome des volets clos. Et c'est vrai que la perspective de passer, ne serait-ce que quelques jours, derrière les fenêtres embuées à contempler les rues vides et à espérer une éclaircie n'a rien de réjouissant. Au vu des trois derniers étés mouillés que nous avons connus, on ne peut pas dire que les craintes semblent infondées. Embêtant, évidemment, quand on entend être la première destination touristique du Finistère. Donc, mardi soir, en me rendant à l'assemblée générale de l'Office Municipal de Tourisme de Fouesnant-Les Glénan, je m'attendais à une ambiance plutôt morose. En général, quand on assiste à ce genre de réunion, on y va pour entendre des résultats, pour faire part de ses récriminations... et pour demander des comptes. L'OMT fonctionne, en effet, avec l'argent versé par les contribuables (subvention municipale), par les touristes (taxe de séjour) mais aussi par les professionnels eux-mêmes (cotisations). Dans une station où l'on compte 25 campings, structures particulièrement exposées quand le soleil refuse obstinément de se montrer et où l'ensemble des hôtels n'a affiché complet qu'un seul jour durant la saison (le 16 août), on pouvait imaginer qu'à l'heure des bilans, l'atmosphère serait chagrine. Eh bien non ! Roger Le Goff a eu beau solliciter l'assistance (bien fournie) de l'Archipel, appeler au dialogue, proposer le débat. Rien n'y a fait. Aucune plainte, aucun grief, aucune remise en cause. Comment expliquer ce silence qui tient lieu de satisfecit pour l'Office fouesnantais ? (Qui ne dit rien, consent.)

D'abord, la composition du Comité de direction, huit élus municipaux et sept professionnels ou membres du monde associatif désignés par leurs pairs, implique une forme de consensualité évidente. On ne conteste pas les grandes orientations que l'on a décidées en commun. En revanche, la tentation est grande, et les responsables ne s'en sont pas privés, d'égratigner les politiques de promotion décidées au niveau régional et départemental. Vouloir mettre en valeur les richesses de l'intérieur de la région, au détriment d'un littoral que l'on prétend surpeuplé, passe évidemment mal à Fouesnant. Inciter les touristes à venir découvrir les charmes de nos horizons hors saison alors que les professionnels se morfondent de plus en plus au cœur de juillet n'apparaît pas forcément non plus comme un bon choix stratégique. Le silence de l'Archipel, l'autre soir, peut aussi être interprété comme un aveu d'impuissance. Que faire contre la fatalité de la crise qui garde les Anglais chez eux, contre la mauvaise volonté de l'anticyclone qui envoie les estivants de l'autre côté de la Méditerranée, contre les algues vertes qui envahissent les écrans de télévision ? Et puis, tentons une dernière explication. Si l'assemblée a été plutôt sereine, c'est peut-être que la saison n'a pas été aussi catastrophique qu'on avait bien voulu l'annoncer. "Le pire n'est pas toujours sûr" disait Claudel. Le mutisme des uns et des autres traduirait ainsi une certaine forme de soulagement. La saison 2009 n'a pas été plus mauvaise que 2008 ... qui avait été une saison moyenne. L'Office de Tourisme n'a donc pas versé dans l'autosatisfaction, mardi. Il a rappelé simplement que son rôle était de faire venir les touristes (en allant voir ce qui se passe sur Internet, par exemple) mais que le devoir des professionnels était de les retenir. En leur proposant un bon accueil, des prestations de qualité, des établissements de confort, des prix raisonnables, de bonnes tables. Et si le ciel bleu est au menu en plus, cela promet, bien sûr, une assemblée générale plus jouée en 2011.

A l'époque, l'initiative avait suscité un intérêt certain à Fouesnant. Il y avait belle lurette, en effet, que l'ensemble des habitants n'avait pas été consulté pour savoir ce qu'ils pensaient de leur commune : ses richesses et ses faiblesses, son présent et son avenir ... Bref, tout ce qui permettrait d'offrir des pistes de réflexion aux élus chargés de l'élaboration du futur Plan Local d'Urbanisme (PLU) qui déterminera le visage du Fouesnant de demain. C'était en automne 2008 et l'on savourait, par avance, de découvrir les sentiments intimes que les Fouesnantaïes éprouvaient pour leur cité. Et depuis ? Depuis, pas de nouvelles, du moins jusqu'à cette semaine. Les questionnaires reçus ont été étudiés et les réponses répertoriées. 534 ménages sur 4193 que compte Fouesnant se sont sentis concernés et ont répondu à l'enquête. Soit près de 13% de la population. Une déception ? Une marque de désintérêt ? Pas du tout ! rétorquent les spécialistes. C'est un bon pourcentage. Et on en sait même plus, sur ceux qui se sont manifestés. Devinez ! La grande majorité est constituée de ... retraités. Près des deux tiers des réponses. Evidemment, ils ont plus de temps que les autres pour faire part de leurs états d'âme. L'explication est, cependant, un peu courte. Peut-être faut-il y voir aussi la volonté de maîtriser leur destin et l'avenir de la commune qu'ils ont choisie pour passer le restant de leurs jours ... ou leurs vacances (De nombreuses réponses proviennent de personnes possédant une résidence secondaire à Fouesnant). En outre, les gens les plus récemment installés semblent davantage concernés par l'image de la commune dont tout le monde vante la situation géographique et la qualité des paysages.

Alors, que trouve-t-on quand on tente d'analyser les commentaires, les remarques, les souhaits ou les regrets de la population ? Tout et son contraire. Et c'est bien là les limites de ce genre de consultation. On juge la commune calme, agréable à vivre, accueillante, animée, vivante, mais, aussitôt, on regrette un centre-ville banal, marqué par l'absence de commerces de proximité (métiers de bouche, petites alimentations). Le plus grand nombre pense que les équipements publics municipaux sont suffisants mais c'est pour mieux déplorer l'absence de jardins publics, de parkings, de transports en commun, de pistes cyclables ou de lieux de réunion. Quant à la façon dont on envisage l'habitat, cela laisse perplexe. Tout le monde (ou presque) pense qu'il faut limiter et moduler les extensions urbaines. En clair, Fouesnant ne doit pas se développer exagérément mais économiser l'espace. Pourtant, c'est une majorité qui choisirait un terrain hors lotissement de belle dimension, si on lui laissait le choix. Au-delà d'une absence évidente de logique, ces quelques exemples indiquent clairement que dans ce type d'enquête, ce sont les considérations personnelles qui prennent le pas sur une vision globale de l'aménagement de la cité. Des idées généreuses pour les autres et son pré carré (de préférence étendu) pour soi. Comme l'indiquent des membres du conseil municipal, on attendait le citoyen et c'est le consommateur qui est au rendez-vous. On l'a dit : cette première concertation avec la population lance, en quelque sorte, le processus qui aboutira, au milieu de l'an prochain, à la mise en application du PLU. Un document qui repose sur la seule prise en compte de l'intérêt général. Or, on le sait depuis longtemps, l'intérêt général n'est pas la somme des intérêts particuliers. A la lecture de la synthèse des résultats du questionnaire concernant le futur aménagement de Fouesnant et les nouveaux zonages (orientations déterminant les zones constructibles, par exemple) on ne peut s'empêcher de penser que des heures chaudes nous attendent dans les mois à venir.

Fouesnant et ses plages ; Fouesnant et ses espaces naturels ; Fouesnant et ses traditions. Voilà longtemps que la station vante ses charmes pour promouvoir son économie touristique à longueur de brochures et dépliant colorés. Et la gastronomie dans tout cela ? se sont émus quelques restaurateurs fouesnantais au gré de leurs rencontres professionnelles, voilà quatre ans. Il y avait là, Yves Kernévez (Belle-vue au Cap-Coz), Jason Bayes (La pointe à Moustlerin), Hubert Jan (Le Bretagne à Beg-Meil), Ludovic Le Torc'h (La pointe au Cap-Coz), Michel Le Borgne (Thalamot à Beg-meil), ce dernier remplacé depuis par Jean-Paul Brémond (La Forge d'Antan à Clohars). Le gratin de la cuisine du Pays Fouesnantais. Une brochette de maîtres queux qui articulaient leurs réflexions autour d'un constat et d'une proposition. Il était patent que leur savoir-faire n'était pas suffisamment reconnu par la population. Il était urgent de faire savoir aux Fouesnantais qu'il y avait de grandes tables chez eux et que leurs chefs avaient du talent. Et comment le prouver sinon en invitant les gourmets à venir partager les secrets de l'élaboration des plats les plus savoureux, au cœur même des établissements, dans les sanctuaires où règnent les artistes. Jean-Yves Lefloch, directeur de l'Office Municipal de Tourisme, dont l'une des missions est de mettre en avant le dynamisme de la station et Nathalie Le Roux, adjointe au Tourisme de l'époque, acquiescèrent. Ainsi naquirent les cours désormais incontournables "Cuisinez comme un chef" qui, à raison d'une vingtaine de séances en avant et arrière-saisons, font saliver quelque deux cents personnes par an. Matériels, produits, techniques et astuces qui permettent de s'en sortir lorsqu'on est dans le jus : rien n'est caché dans la réserve et les heureux élus (les places sont limitées) ne perdent pas une miette des conseils qui leur sont prodigués. Lorsqu'ils regagneront leur domicile, ce sont eux qui seront aux fourneaux. Jeudi après-midi, à l'hôtel Belle-Vue du Cap-Coz, ils étaient douze, carnet et stylo en mains, à guetter le signal d'Yves Kernévez qui a su initier cette nouvelle approche de la clientèle. En le voyant arriver, sourire aux lèvres et main tendue, on ne peut s'empêcher de se rappeler le temps où le chef, en majesté, confit de suffisance, venait, à la fin du repas, parader au milieu des convives pour se griser de leurs commentaires élogieux. Ici, on fait dans la convivialité. Dans le groupe, onze femmes et un homme. Un pourcentage normal selon les habitués. Pour les cours de cuisine, on n'en est pas encore à débattre de la légitimité de la parité. Il est vrai que les horaires retenus favorisent davantage l'investissement des femmes au foyer. Au menu du jour : la brochette de Saint Jacques à la réglisse et fondue d'arômes. "La découverte d'un mets nouveau fait plus pour le genre humain que la découverte d'une étoile" affirmait Brillat-Savarin. Le célèbre gastronome se laissait sans doute emporter par la passion. N'empêche. Au moment de vérité, les attitudes se sont figées, le silence s'est installé et le maître a parlé. Pas question pour le chef de faire dans l'esbroufe, de se livrer à un facile exercice de virtuosité qui laisserait les amateurs sur leur faim. Dans la démarche des professionnels fouesnantais, une exigence, la qualité, une approche, la simplicité. Tout est disséqué : gestes et méthodes, poireaux et pommes de terre. Une préparation aux petits oignons. Et quand, subrepticement, le fumet et les arômes embaument la salle, les narines frémissent, les palais s'humectent. Malheureusement, pris par le temps, je ne pourrai pas participer à la dégustation. Dur à avaler. Nul besoin, cependant, d'en faire tout un plat. On peut, sans crainte, réserver sa table dans un de ces restaurants qui accompagnent Fouesnant dans son épanouissement, élargissent la palette du bien-être et renforcent l'attractivité de la station. La recette de réussites futures.

Ne nous embarrassons ni d'euphémismes ni de litotes. La foire d'hiver des commerçants fouesnantais, le week-end dernier, a été un fiasco. Du moins si on s'en réfère à l'impact populaire de la manifestation. L'union commerciale "Fouesnant Boutik", soucieuse de faire tanguer les rues et tourner les places, figées par les rigueurs de l'hiver (une intention fort honorable, au demeurant) avait décidé de faire appel à une agence événementielle pour organiser les festivités. Au menu : braderie monstre avec participation de marchands ambulants, exposition et vente d'objets artistiques, salon de l'habitat et des énergies renouvelables, présence des concessionnaires automobiles. Et, par-dessus le marché, des orchestres pour faire valser tout ce beau monde ainsi que les milliers de personnes qui n'allaient pas manquer de déferler sur la ville, durant deux jours. Autant le dire, tout de suite : les désillusions ont été à la hauteur des espoirs que cette initiative avait fait naître. Des badauds transis errant dans les rues où les éventaires se faisaient rares, des automobilistes agacés de se voir privés de parkings pendant quatre jours, en raison de la présence de barnums, et des professionnels partagés entre le mécontentement revendiqué et l'assentiment murmuré. On pouvait rêver mieux pour une première. Les raisons de ce revers ? Une météo calamiteuse. Soit. Mais quand on prend le risque d'organiser une manifestation en janvier, on ne peut pas reprocher au ciel d'avoir des humeurs chagrines et de se répandre en effusions glacées. Sans doute, faut-il mettre en avant, aussi, un déficit de concertation qui, à tout coup, entraîne une certaine forme d'improvisation, une communication plus qu'approximative et un manque de lisibilité lié à la multiplication des centres d'intérêt. L'adage est bien connu : qui trop embrasse, mal étreint. Des erreurs que devrait éviter, l'an prochain, la deuxième édition... si, tout au moins, elle a lieu.

Deuxième acte. Mardi soir, assemblée générale des commerçants et artisans fouesnantais. Après trois ans à la tête de "Fouesnant Boutik", le président Boussebart annonce qu'il ne se représente pas. Mais que les choses soient claires. Il n'y a pas de relation de cause à effet entre sa décision et l'échec de la foire. Il avait fait part de ses intentions, bien avant ce dernier week-end. Plus ennuyeux : à l'heure du renouvellement du conseil d'administration, aucun volontaire ne se manifeste dans la salle. Nouvel exemple de la crise du bénévolat dans le monde associatif ou malaise plus profond au sein même du groupement fouesnantais ? L'esprit de concorde n'est pas une vertu que partagent vraiment les commerçants de la ville. C'est un secret de Polichinelle à Fouesnant. Les ambitions communes affichées résistent difficilement aux intérêts personnels et aux procès d'intention. Cela n'a pas empêché "Fouesnant Boutik" d'apporter un aspect festif à un centre-ville un tantinet austère en faisant, des marchés nocturnes du mercredi, un rendez-vous incontournable de l'été, en créant un joyeux charivari informel lors du vide-grenier de l'automne, en inventant des perspectives constellées pour que tout le monde se décide enfin à croire au Père Noël. Et pourtant. Pourtant, mardi soir, faute de volontaires, le bureau de "Fouesnant Boutik" a décidé de mettre l'association en sommeil durant un an. Choix irréversible ou volonté de créer un électrochoc, de susciter une prise de conscience susceptible de faire évoluer une situation ambiguë ? La municipalité ne peut pas, en effet, s'accommoder d'une décision qui irait à l'encontre du dynamisme économique et de la vitalité associative qu'elle entend promouvoir. Il serait étonnant qu'elle ne le fasse pas savoir. L'image de Fouesnant n'est pas à brader.

Et si on parlait un peu de la Communauté de Communes du Pays Fouesnantais ? C'est vrai que la structure intercommunale n'occupe pas souvent le devant de la scène et n'est guère au centre de nos préoccupations quotidiennes. Ici, comme ailleurs, elle souffre d'un déficit de notoriété et ses contours comme ses compétences semblent quelque peu flous au citoyen lambda attaché à son clocher et à son maire qu'il peut, périodiquement, plébisciter ou sanctionner, selon ses humeurs et ses aspirations. Cette démocratie de proximité qui donne à l'élu une légitimité populaire fait incontestablement défaut à la Communauté où les représentants des communes sont désignés par leurs pairs au sein des conseils municipaux. Une délégation de pouvoirs en quelque sorte qui prend de plus en plus d'ampleur vu l'extension des compétences intercommunales et qui éloigne l'électeur des centres de décisions dont l'impact est loin d'être pourtant négligeable sur sa vie au quotidien... et sur ses finances. Il faudra bien, un jour, se pencher sur un véritable statut de l'élu communautaire. Pas question, de remettre en cause, évidemment, en ces temps difficiles qui incitent aux replis frileux, cette coopération intercommunale. Tout le monde le sait : l'union fait la force. Dans le Pays Fouesnantais, la Communauté peut, en effet, envisager l'avenir plus sereinement que d'autres, forte de son expérience de 40 ans de vie commune (tout a commencé en 1970 avec le SIVOM et le ramassage des ordures ménagères) et son dynamisme démographique (même s'il est évident que l'on doit jouer la complémentarité avec Quimper Communauté). La construction de la maison intercommunale qui sera inaugurée au printemps ne peut que confirmer l'idée que les sept communes entendent, plus que jamais, se serrer les coudes pour favoriser le développement économique, la cohésion sociale et l'équilibre environnemental du Pays Fouesnantais.

Aujourd'hui, de vastes réflexions sont menées avec la Communauté de Quimper et le Pays Glazick pour un développement cohérent de l'ensemble du territoire. Inévitablement, elles conditionneront notre avenir et infléchiront les politiques qui permettront de vivre harmonieusement ensemble. Mais, déjà, il y a 15 jours, lors de la cérémonie des vœux, on a pu mesurer le chemin qui avait été parcouru depuis qu'à la fin de 1993, Fouesnant, Saint-Évarzec, La Forêt-Fouesnant, Pleuven, Gouesnach, Bénodet et Clohars-Fouesnant avaient décidé d'unir leur destin. Si la Communauté de Communes du Pays Fouesnantais n'avait pas existé, qui aurait ramassé nos poubelles ? Qu'aurions-nous fait de nos déchets verts et de nos encombrants ? Qui aurait pris en charge la gestion, l'entretien et l'amélioration de plus de 30 km de voirie intercommunale et de 250 km de sentiers de randonnée ? Qui se serait chargé de l'éclairage public et de l'enfouissement des réseaux (cela contribue aussi à rendre plus agréable notre cadre de vie) ? Qui aurait continué à favoriser notre dynamisme économique en développant nos zones d'activités où les entreprises ne cessent de s'installer ? Qu'en aurait-il été de l'accueil des tout-petits sans les crèches de Saint-Évarzec et de Clohars (en attendant le Multi-Accueil de Fouesnant et de ses cinq places supplémentaires). Où aurait-on pris en charge les personnes âgées sans les structures de Pleuven et de Fouesnant ? Bien sûr, il y a eu des ratés (une politique commune en matière d'eaux et d'assainissement) et il reste de nombreux défis à relever (la reconquête de la qualité de l'eau, la démarche communautaire en matière de logement, la réflexion autour d'un réseau de piste cyclable...). Mais il semble loin le temps où le passage du camion benne symbolisait à lui seul la volonté de quelques-uns de regarder au-delà de leur clocher et de s'unir pour le bien-être de tous. Ah oui, au fait. Savez-vous qu'en 2012 le calcul de notre redevance sur les ordures ménagères se fera sur notre production réelle de déchets qui sera minutieusement évaluée et non plus sur notre consommation d'eau ? C'est promis : je ne m'embarasserai plus de sachets en tout genre, je serai plus vigilant et moins désinvolte à l'heure du tri mais au moins je n'aurai pas mauvaise conscience lorsque je multiplierai les douches, aux heures chaudes de l'été, si tout au moins, la météo m'en donne l'occasion. C'est loin d'être gagné.

Convenons-en sans chipoter. Après la réalisation, il y a deux ans, de l'Archipel, le Centre des Arts et des Congrès que nous envient bien des cités bretonnes, Fouesnant ne possède ni les moyens financiers ni le fonds artistique qui rendraient possible et qui justifieraient la création d'une nouvelle structure destinée à promouvoir le patrimoine culturel et historique de la commune. Pour autant, peut-on s'accommoder d'une attitude désinvolte et insoucieuse qui ferait fi de notre passé commun et conduirait à un inéluctable oubli de pans entiers de notre histoire ? Non, bien sûr. Et pourtant, Christine Ditière, l'adjointe à la culture, peut témoigner des difficultés matérielles qu'elle a rencontrées lorsqu'elle a voulu, à l'occasion des Journées du Patrimoine de l'automne dernier, présenter, pour la première fois, l'ensemble des tableaux appartenant à la collectivité et scandant les heures et les jours d'antan comme les vicissitudes de tous les aujourd'hui. Plus récemment, c'est par hasard qu'elle a retrouvé, sortant d'une enveloppe éventrée, les photos qui rappelaient le passage du Président de la République, Jacques Chirac, à Fouesnant, le 30 mai 1996. Le seul témoignage qu'en gardait la commune se résumait à un compte rendu de la visite présidentielle, fort bien illustré, il est vrai, dans le bulletin municipal (juillet 1996) où on lit que "l'accueil réservé par les Fouesnantais au Président, fut chaleureux et enthousiaste". Quels que soient les sentiments que l'on nourrit pour l'homme politique, il nous faut admettre que la présence d'un Chef de L'Etat en exercice dans une petite ville est suffisamment rare pour qu'on en garde un certain souvenir. Cela me fait penser que dans le dernier bulletin de "Foen Izella" dont on ne louera jamais assez les efforts accomplis pour ressusciter le passé du Pays Fouesnantais, un vaste sujet est consacré à Georges Pompidou, Premier Ministre puis Président de la République qui, entre 1965 et 1973, vint passer ses vacances d'été à Kernaéret, près de la route de Moustierlin. De multiples photos le montrent, décontracté, pêchant la crevette aux Glénan, se promenant dans le parc du manoir avec son épouse, sortant de l'église de Fouesnant où il a assisté à la messe, posant en compagnie de Louis Le Calvez, le maire de l'époque, lors du pardon de Sainte-Anne, marqué déjà par la maladie, lors d'un bain de foule dans le bourg. Il ne semble pas que la mairie ait gardé quelque trace de ces instants d'exception. Dommage, à l'heure où il est de bon ton pour le premier personnage de l'Etat d'aller parader dans un monde de strass et de paillette. Mais, bon, tout cela est fini. Cette semaine, en effet, Claude Folgoas, photographe professionnel fouesnantais a minutieusement reproduit dans leur austère vérité, les quarante-deux tableaux que Christine Ditière était parvenue à rassembler. Il s'est emparé des sculptures offertes par Meerbusch pour leur rendre tout leur volume. Il a traqué les effets de la lumière sur les horizons embrumés des Glénan peints par Queffélec. Bientôt, ce seront les intérieurs des chapelles, le patrimoine architectural, et, pourquoi pas ?, les costumes de nos ancêtres. Le but de cette initiative ? Réaliser un catalogue de toutes les richesses du patrimoine fouesnantais, des temps forts de la commune, de son environnement, de sa vie au quotidien. Une première étape qui pourrait conduire, à défaut d'un nouvel édifice, à la création d'un musée virtuel sur Internet, accessible à tous et à tout moment. Tous les trésors (y compris privés) et tous les hauts faits de la commune y trouveraient naturellement leur place. Et s'il prenait envie au Président de la République, lassé des moiteurs méditerranéennes de venir, à son tour, musarder du côté de Cleut Rouz, cette fois, c'est sûr, on ne le raterait pas. Surtout si son épouse l'accompagnait.

C'était en juillet 1983. A "l'Armor", une ancienne salle de patronage datant de 1929 qu'il avait restaurée, peu à peu, Corentin Cariou souriait dans la cabine de projection. Sur l'écran, Isabelle Adjani affolait Alain Souchon et le public ne savait pas encore qu'il assistait à la naissance d'un film culte, "L'Été meurtrier" de Becker. Corentin, lui, était aux anges. A l'écart des grands circuits de distribution, cet homme au cœur pur qui ne vivait que pour et par le cinéma s'extasiait que des centaines de Fouesnantais avaient préféré la rusticité de ses sièges en bois au confort feutré des fauteuils quimpérois. Corentin aimait, alors, se mêler au public quand la salle s'éclairait enfin. Colporteur d'images heureux, saltimbanque dans l'âme, il faisait partager ses bonheurs, suscitait des discussions, communiquait ses passions. Le cinéma, c'était sa vie et celle de sa famille et il exérait ces milieux où les exigences d'un film de qualité disparaissaient derrière les impératifs de la course au profit. Je l'avais retrouvé quelque trois ans plus tard. Il était devenu propriétaire de "l'Armor", et avait entrepris de rénover, seul, avec le soutien indéfectible de sa famille et de quelques amis, la salle, du sol au plafond, remuant des dizaines de m<sup>3</sup> de terre et de béton. Cela ne l'empêchait pas, le temps d'une pause, de revenir à l'essentiel, c'est-à-dire, à la fascination de l'écran. Je me souviens de nos discussions passionnées pour savoir si "L'homme qui tua Liberty Valance" de John Ford, où l'affrontement des caractères créait des tensions extrêmes, marquait l'apogée du western classique. Et puis, Corentin reprenait sa pelle avant de s'endetter à nouveau parce qu'il avait appris que "l'Excelsior" de Pont-l'Abbé allait être détruit pour faire place à un parking. Un an plus tard, le 17 mai 1987 exactement, Corentin Cariou décédait à 54 ans. Je me souviens avoir écrit qu'il avait succombé à une overdose de cinéma parce qu'il n'acceptait pas que le septième art ne soit qu'un produit de consommation, confiné au cœur de complexes de plus en plus sophistiqués et que la magie du grand écran ne passe pas, aussi, par Fouesnant ou Pont-l'Abbé.

Je vous parle là de souvenirs d'un autre siècle, puisqu'ils ont plus de 20 ans, d'une époque où l'on ne connaissait ni les DVD, ni les téléchargements sur Internet. Bref, où on ne vivait pas le cinéma et où le cinéma ne vivait pas, par procuration. Bien sûr, la famille de Corentin, cela allait de soi, poursuivait l'aventure. Avec cette même exigence dans la programmation, ce culte de la belle ouvrage. Un acte de foi en héritage. Pourtant, la vie n'allait pas être, pour elle, un long fleuve tranquille dans un monde où les pesanteurs des logiques économiques étaient de plus en plus fortes. Les horizons d'un cinéma jaloux de son indépendance se sont quelque peu brouillés. La concurrence s'est exacerbée. Et puis, un jour, il y a quelques mois, on a joué "Huis clos" à Fouesnant comme à Pont-l'Abbé. Depuis ? Depuis rien. Plus un film n'a été programmé. A "l'Armor" comme à "l'Excelsior", on s'est muré dans le silence. Tout au plus, consent-on à évoquer des considérations "multi-factorielles", à faire part d'une grande lassitude. Les salles reprendront-elles leurs activités un jour ? Personne n'en sait rien. Quand, pour emprunter au grand Cimino, la "Porte du Paradis" ferme définitivement, ce n'est jamais bon pour le cinéma. Ni pour les villes qui les hébergent et qui perdent de leur attractivité. Il est désormais clair, en effet, alors que se profilent les beaux jours (du moins on l'espère), que les municipalités concernées (qui ne disposent que de ces seuls cinémas) doivent monter au créneau afin de tenter de trouver une issue à cette situation invraisemblable. On ne peut pas se permettre de priver les populations de telles structures de loisirs et les visiteurs de ces indispensables espaces d'évasion qui agrémentent leurs séjours dans nos stations et se révèlent bien providentielles quand le ciel décide de bouder.

Pour ce centième numéro de nos rendez-vous hebdomadaires, Yves Paubert m'a fait un beau cadeau. Il m'a confié une photo représentant une humble chaumière devant laquelle six personnes prennent la pose. Cette mesure qu'évoquaient, dans leurs lointains souvenirs, quelques Fouesnantais de plus en plus âgés et de moins en moins nombreux, on avait fini par douter de son existence. Ne figurant sur aucun cadastre, n'ayant laissé nulle trace de sa présence sur les rivages de Mousterlin, c'était en quelque sorte, une idée de maison fantôme qui, pourtant, portait un nom, Kerpic, attestant d'une implantation, aussi éphémère fût-elle, sur le sol fouesnantais. Et puis, la voilà, bien concrète, de paille et de terre, sur cette photo, avec son unique pièce, son unique porte, son unique fenêtre. Un pauvre penty comme il y en avait des dizaines dans le bocage, avec son appentis en bois destiné à abriter le cochon que l'on conservait pour les sombres jours d'hiver car il y avait quinze enfants qu'il fallait nourrir dans cette unique pièce. Quand a-t-elle été prise cette photo ? A considérer les vêtements sobres mais élégants ainsi que les coiffures des quatre jeunes femmes qui fixent l'objectif, on peut penser que nous sommes en 1943-44. Ce sont des citadines qui, par une belle journée de fin d'été, sont venues de Quimper, à vélo, (on les distingue derrière elles) pour pêcher la crevette. Les haveneaux sont là, posés contre la façade chaulée. Au milieu d'elles, figées dans une posture quelque peu empruntée, deux vieilles personnes. On n'assurait pas qu'elles sont octogénaires mais on peut y croire. L'homme porte le large béret et le costume rapiécé du marin, la dame, avec sa robe noire à parure blanche et sa coiffe de paysanne, paraît avoir soigné sa tenue pour la circonstance. Ce sont les arrière-grands-parents d'Yves Paubert. Son arrière-grand-mère décéda en 1945 (ce qui permet de dater la photo). Son arrière-grand-père mourra deux ans plus tard en septembre 1947. De chagrin, de douleur, de malaise. Quelques heures après que la mer, en sa furie, eut emporté sa maison, c'est-à-dire, tout ce qu'il possédait sur terre.

Yves Paubert ? J'y ai pensé, le week-end dernier, en regardant, à la télévision, les paysages de désolation qu'avait laissés la tempête, après son passage en Vendée. Yves fut le premier habitant à s'installer, au début des années 70, dans le hameau de Trégonnour, là où se trouve ce qu'il est convenu d'appeler le village des pêcheurs, à cent mètres de la Pointe de Mousterlin. Nous nous étions rencontrés lorsqu'il était capitaine du port de Fouesnant (entre 1984 et 1998). Il avait sept ans quand la petite maison avait été emportée par les flots. Autant dire qu'il se souvient de ses escapades de gamin, accompagnant le cochon dans ses baignades quotidiennes. Il sait donc que la dune a reculé d'une cinquantaine de mètres en 60 ans. (La chaumière se trouvait à droite du Monument aux fusillés). Il sait aussi que dans le passé, les eaux éprises de liberté se sont répandues bien loin à l'intérieur des terres. Sa mère a appris à nager près de l'école de Mousterlin, à près de deux kilomètres de la côte actuelle. Bien sûr, depuis, les échanges entre la mer et les marais ont été maîtrisés (digues de 1926). Et puis, il y a eu les enrochements de 1977 qui avaient créé tant de polémiques à l'époque. Yves Paubert n'en démord pas. Si l'on n'avait pas posé les "cailloux", ils seraient nombreux, à Mousterlin, à avoir les pieds dans l'eau. Depuis, aussi, un décret préfectoral de mars 2002 a établi un plan de prévention des risques d'inondation par submersion marine qui interdit toute urbanisation de certaines zones. N'empêche. Du côté de Cleut Rouz et de Maner Coat Clevarac (entre le village de Renouveau et le camping de l'Atlantique), une zone que Michel Le Page, responsable des espaces littoraux et ses amis appellent le "kilomètre noir", on redoute, de plus en plus, une nouvelle conjonction des marées à fort coefficient et des vents violents mal disposés. Et quand la rumeur de l'océan se fait trop forte, le fantôme de Kerpic vient de plus en plus souvent, dit-on, hanter les nuits des voisins des marais de Mousterlin.

Comme tous les bibliomanes invétérés, je dois avouer que je ne hante guère les librairies, bibliothèques et autres médiathèques des environs. Non pas qu'elles ne recèlent pas les livres dignes d'être lus, que je n'ai pas lus et que je ne lirai, sans doute, jamais. Mais, mes pas me conduisent plus sûrement vers la confidentialité du cabinet des bouquinistes, où mes doigts se dispersent dans l'enchevêtrement des volumes amoncelés, en quête de l'ouvrage longuement convoité, ardemment recherché et irrémédiablement effacé du catalogue des éditeurs. Ces livres cultes souvent ignorés, lors de leur parution, ces écrivains, maudits durant leur existence, vilipendés par leurs contemporains et qui font, aujourd'hui, l'objet d'une véritable vénération de la part de leurs inconditionnels, me fascinent parce qu'ils opposent aux emportements du moment l'implacable verdict de la postérité qui se trompe rarement lorsqu'il s'agit de mesurer la valeur d'un auteur à l'aune du temps qui passe. Tout cela pour vous dire que je ne suis pas un habitué de la Médiathèque de l'Archipel. Oserai-je ajouter, pour être sincère, que je préfère posséder durablement plutôt qu'emprunter temporairement ? Un réflexe d'appropriation irrépressible qui peut se nourrir du sentiment ambigu que l'on n'existe qu'en possédant. Ce sont les chiffres qui m'ont alerté et mené vers Frédéric Pinard, le directeur du Centre des Arts et des Congrès et vers Anne-Marie Tonnerre, la responsable de la Médiathèque. Tâchons de faire court et accentuons ainsi le vertige : 4000 abonnés en deux ans d'existence (soit 750 de plus que l'an passé), 53 000 documents proposés (dont 28 298 livres), 173 000 documents sortis, l'an dernier. Ajoutons-y, la consultation gratuite d'une dizaine de quotidiens et de 80 revues (de l'hebdomadaire au mensuel). 24% de la population fouesnantaise adhèrent à la Médiathèque (17% au niveau national). Arrêtons là. Les raisons d'un tel engouement ? Elles sont multiples : la qualité des équipements, l'implication de l'encadrement, l'ample politique d'ouverture, dans tous les sens du terme (29 heures par semaine) et, bien sûr, un investissement total de la municipalité qui donne aux responsables les moyens de leurs ambitions.

Pour satisfaire les lecteurs (et mélomanes), les acquisitions sont telles qu'il va falloir faire de la place. Allez ! Je vais vous faire une confidence mais gardez-la pour vous. A la rentrée, on va organiser une gigantesque vente de livres. Il y aura même des "poches" datant du début du Centre des Loisirs. Je crois que cette fois, je désertterai les refuges encombrés des bouquinistes. D'autant plus que, privilégié, Anne-Marie Tonnerre m'a fait découvrir quelques pépites de ses trésors cachés : "Sous les chênes" (1891) et "Livre Champêtre" (1894) de Jos Parker, par exemple. De véritables perles qui prennent des allures d'incunables étant donné leur rareté. Et déjà germe l'idée de la constitution d'un fonds d'ouvrages où serait évoquée, peu ou prou, notre bonne ville. Pas forcément à son avantage, d'ailleurs. Rappelez-vous ce gremlin de Flaubert : "Fouesnant, du reste, ce lieu si vanté pour toutes ces délices qu'il possède, ne nous offrit qu'une détestable omelette que nous mangeâmes tout de même, un épouvantable lit où nous dormîmes néanmoins, et une pluie incessante qui ne nous empêcha pas de repartir le lendemain ..." (Voyage en Bretagne par les champs et par les grèves). Ah oui ! J'ai même pu consulter un beau livre, "Le cinéma en Bretagne", qui m'a appris, successivement, que certaines scènes de "Pêcheurs d'Islande" de Schoendoerffer (1958) ont été tournées à Beg-Meil, que Delon et Deneuve ont également fréquenté les rivages de la petite station en jouant dans le film de Robin Davis "Le choc" (1982) et qu'enfin, oh ! stupeur, un film "porno", "Pénélope, folle de son corps" d'un certain Alain Magrou avait entièrement été réalisé aux Glénan en 1974. On a là la preuve définitive qu'il n'y a pas toujours eu que des étés pluvieux en Bretagne, lors des dernières décennies. Au fait, que penseriez-vous de la constitution d'un nouveau fonds qui, lui, serait intégralement consacré aux films tournés à Fouesnant et dans ses environs ? Pour la promotion de la station, ce serait original, non ?

Maintenant qu'il y a, à nouveau, un pilote dans l'avion, je peux vous le révéler. On vient d'éviter un « crash » monumental à Fouesnant. Seul un communiqué laconique, dans la presse locale, a fait état de la composition du nouveau Comité des fêtes de la ville. Une annonce somme toute banale mais qui occulte une situation bien plus chaude. Retour en arrière. A la fin 2008, Laure Caramaro qui est devenue première adjointe au maire veut, logiquement, passer le témoin et laisser à quelqu'un d'autre le soin de mener l'équipe chargée d'organiser les grandes fêtes fouesnantaïses. Les volontaires ne se bousculent pas. On rendra, donc, justice à Nathalie Le Brun d'avoir pris ses (et des) responsabilités en acceptant la présidence du comité. La suite sera cauchemardesque même si rien (ou si peu) n'est apparu sur la place publique. Très vite, la situation va se détériorer au sein du bureau et du conseil d'administration : querelles intestines, relationnel inexistant. Le climat est détestable et, dans cette ambiance délétère, les clans se forment, les visages se ferment. Les festivités traditionnelles de l'été, solidement étayées par un noyau dur de bénévoles, évitent cependant les retombées néfastes de ces affrontements internes. La suite ? Une première assemblée générale, au cours de laquelle la présidente est réélue de justesse, est annulée à la suite du non-respect des délais d'envoi des convocations. Au début de l'année, on repart à zéro et on se retrouve... pour une véritable foire d'empoigne. Le Comité des fêtes est au bord du gouffre et les festivités estivales semblent bien compromises. Mais, vous imaginez un été à Fouesnant sans Fête des Pommiers, sans Pardon de Sainte-Anne ? Un cataclysme ! « Un crash » majeur vous dis-je. La célébration de « l'arbre à pommes » est aussi solidement enracinée chez les Fouesnantaïses que les vergers dans les paysages de Penfoulc. A la hussarde, sans aucune concertation entre les membres du bureau, on improvise, en février dernier, le « troc et puces » qui marque le début de l'animation du centre-ville en avant-saison. Dans la foulée, la présidente démissionne ainsi que son vice-président et son secrétaire. Fin du premier acte.

C'est dans la sérénité retrouvée mais aussi dans l'urgence de mettre sur pied les grands rendez-vous de juillet que le conseil d'administration recomposé s'est donné un nouveau président : Jean-Claude Duez. Installé, avec son épouse, à Fouesnant depuis deux ans, ce Picard, réputé fédérateur (on en aura besoin) et engagé dans le milieu associatif ne découvre pas la commune. Avant de venir y vivre, le couple avait éprouvé un véritable coup de foudre pour la région... en 1978. Depuis, Jean-Claude Duez est revenu, chaque année, en vacances à Beg-Meil . Voilà longtemps, donc, qu'il s'est aperçu que le vent souffle parfois en rafales dans le Pays Fouesnantaïse, et que, si les colères de l'océan sont les plus spectaculaires, les animosités entre les personnes peuvent être tout aussi dévastatrices. On trouve là, sans doute, la raison pour laquelle il n'a accepté de s'engager qu'en équipe. Un choix judicieux en cas de gros temps. Au fait, cet épisode ne vous rappelle rien ? Il y a quelque temps, je vous entretenais des soubresauts qui agitaient le milieu commercial fouesnantaïse. Une forte houle contestatrice avait contraint les responsables à mettre l'association en sommeil durant un an. Depuis, rien. Du moins, en surface. Il serait tout de même surprenant qu'à quelques mois de la belle saison (on l'espère !) aucune initiative ne soit prise afin de redynamiser ce pan essentiel de l'économie fouesnantaïse. Sauf à vouloir se tirer une balle dans le pied.

A l'heure où l'on célèbre, à longueur de colonnes, le cinquantième anniversaire de la création du Grand Quimper, je ne suis pas certain que l'on ait, un jour, réalisé le « Grand Fouesnant ». Entendons-nous. Certes, le centre-ville qui ne cesse de s'étoffer marque, de plus en plus, son empreinte citadine sur le paysage fouesnantais. Mais, s'appuyant sur l'éclatement géographique des stations de bords de mer, ils sont nombreux encore ceux qui, à Beg-Meil, au Cap-Coz ou à Moustierlin revendiquent leur identité propre. Pas de syndrome de « Portsall », bien sûr, ni de volonté de sécession. Pourtant, on continue à sortir de Beg-Meil pour venir faire ses courses à Fouesnant. D'ailleurs, les panneaux routiers sont explicites et confortent les Beg-Meilois de souche dans leur enracinement. On quitte ou on entre à Fouesnant (suivant le sens du déplacement) à la hauteur du lycée de Bréhoulou. Oui, je sais, c'est une histoire d'agglomération. N'empêche. Quand on sort de Beg-Meil, on rencontre deux ou trois panneaux (rond-point de Lespont, par exemple) qui indiquent la direction de Fouesnant. Une façon, on ne peut plus concrète, de délimiter son « territoire ». Ce n'est, évidemment, pas un hasard si ce sentiment est plus marqué à Beg-Meil que dans les autres stations. L'Histoire est passée par là. L'avènement du tourisme au début du siècle dernier et l'intérêt d'une clientèle huppée pour les longues dunes et les petites criques que bordaient maisons bourgeoises et établissements de luxe ont fait briller de tout son éclat la « perle de Cornouaille » et rejeté dans l'ombre le bourg de la commune. A la fin des années 60, Beg-Meil a commencé à perdre de sa superbe et, la locomotive du secteur, à donner ses premiers signes d'essoufflement. La station a perdu, peu à peu, son âme, avant de se faire dérober son cœur lors d'une funeste nuit d'ouragan, en octobre 1987. Aujourd'hui, les anciens rêvent à cet âge d'or en attendant que les beaux jours ramènent un semblant d'animation, qui ne se limiterait pas seulement aux débordements irresponsables que l'on déplore, régulièrement, du côté de la cale.

Au fait, pourquoi vous parlé-je de Beg-Meil ? Parce que, cette semaine, j'ai rencontré Daniel Rollin. Son arrière-grand-père, c'était André Bénac. Un Bordelais qui tomba fou amoureux de la station, à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, au point d'y faire construire une résidence dans le « Chemin creux », l'artère de l'aristocratie locale et des estivants fortunés. Incontestablement, dans le pays, ce fut le grand homme de l'avant-guerre (conseiller général) qui transforma durablement l'environnement fouesnantais. Sa fille, Suzanne, épousa Paul Moure, amateur de peinture. Dans ses moments de loisirs, il croqua le temps de l'insouciance. Nous sommes au début des années 30 et nous ne quittons guère les bords de mer. Nous reconnaissons le sémaphore, la plage de Kermyl, les reflets de la mer sous la course désordonnée des nuages. Des scènes prises sur le vif. Quelques élégantes osent quitter les cabines de bain et, suprême audace, soulever leur robe à mi-cuisse pour se laisser fouetter par les vagues revigorantes de l'océan. En arrière-plan, les voiles pullulent à l'horizon. Ce n'est pas encore le temps de la plaisance. A bord de leur barque, les pêcheurs s'en vont traquer le poisson dans la baie. Près de la cale, le vapeur s'apprête à appareiller pour s'en aller à Concarneau chercher les touristes fraîchement descendus du train de Paris. Une calèche les attendra pour les conduire à l'Hôtel des Dunes, au retour. Daniel Rollin a hérité d'une cinquantaine de carnets de croquis de son grand-père qui, au fil de ses aquarelles, raconte, avec nonchalance, le cours des jours heureux. Il voudrait présenter quelques-uns de ces témoignages du passé, au début de l'automne, à l'ex-hôtel Thalamos (soupir !). Il aimerait aussi que d'autres Beg-Meilois fassent ressurgir de leurs malles les trésors qu'ils y ont enfouis. A coup sûr, cela réveillerait, à nouveau, bien des nostalgies à Beg-Meil.



# Le rendez-vous du samedi

de **Jean-Yves Le Dréau**



Professeur de Français de formation, Jean-Yves Le Dréau a couvert l'actualité du Pays Fouesnantais pour Ouest France durant 20 ans (1981-2001). Depuis 2008, il fait partie de la cellule communication de la ville de Fouesnant. Il consacre une chronique hebdomadaire à la vie fouesnantaise ("Le rendez-vous du samedi") sur le site internet de la commune. En outre, Jean-Yves Le Dréau collabore à Fouesnant Magazine. Il y rédige les cahiers spéciaux, les portraits, les interviews ainsi que les sujets concernant l'histoire et le patrimoine de Fouesnant.